

Cigale
Numéro 1
Le corps au travail



Cigale
Issue 1
Working body

Cigale
Numéro 1
Le corps au travail

Cigale
Issue 1
Working body

Sommaire

Éditorial	11
<i>Anne-Marie Trépanier et Laure Bourgault</i>	
médiation, nouvelle alliance	14
<i>Alexandre Piral</i>	
Scene 8. guests.	22
<i>Alina Lupu</i>	
COMmon Business Oriented Language : Sur la codification du langage de l'assurance-emploi et l'attitude <i>busiless</i>	34
<i>Anne-Marie Trépanier</i>	
La crypte et la fourmi	46
<i>Charles Duval</i>	
Chronometry, Atomized time, Labour	56
<i>François Girard-Meunier</i>	
Les filles de l'Omelette	68
<i>Juliette Cazalic</i>	

(...)

Come on down to see us! (Venez donc nous voir!) <i>Laure Bourgault</i>	78
Une bienheureuse contamination : pratique de la radicale souplesse <i>Marie-Michèle Beaudoin</i>	90
W <i>Mégane Voghell</i>	100
Boardmeeting <i>Sayde Price</i>	106
Biographie des auteur·e·s	111

Translations

- 10 Editors' Note
Anne-Marie Trépanier and Laure Bourgault
- 17 mediation, new alliance
Alexandre Piral
- 25 Scène 8. Invités.
Alina Lupu
- 37 COmmon Business Oriented Language: On the
Codification of the Language of Unemployment
Insurance and the *Busiless* Attitude
Anne-Marie Trépanier
- 49 The crypt and the ant
Charles Duval
- 54 Chronométrie, temps atomisé, travail
François Girard-Meunier
- 71 The Omelette Girls
Juliette Cazalic
- 81 Come on down to see us!
Laure Bourgault
- 93 A Blissful Contamination: The Practice of
Radical Suppleness
Marie-Michèle Beaudoin
- 103 W
Mégane Voghell
- 109 Boardmeeting
Sayde Price
- 113 Authors biographies

Editors' Note

Working Body

The present publication is born from an idea we have been playing with for many years, for fun, on a table corner, sheltered from winter storms or stretched out in parks, on crisp or green grass. Born from the desire to collaborate, together yes, but also alongside others, many other artists, and initiate new alliances. In our contributors' texts, we observed the interweaving of writing with the plastic reality of worked matter, words exchanged around works of art, bodies in action in work and creation. Writing practices which accompany everyday routines, detail emotions, speak out against injustices, reflect with and across the world's movements.

Throughout meetings and discussions with artists in our communities, a similar focus on our conditions as cultural workers emerged from our contractual jobs, our day jobs, our research activities. We contacted Alina, Alexandre, Charles, François, Juliette, Marie-Michèle, Mégane and Sayde in order to create, together, a thematic edition on forms of labour in contemporary societies.

The texts assembled in *Cigale's* first edition propose

a reflexion on our bodies' situation at work: in research and action, exchange and transmission, in our movements and our immobilisms. They shed light on our bodies' expressions and conditionings—human, physical bodies, envelopes, porous or resilient mediators—in their multiple occupations. It is with great enthusiasm that we share these writings in the hope that they resonate with you and disseminate, to use Marie-Michèle Beaudoin's words, by a "blissful contamination".

*Anne-Marie Trépanier
and Laure Bourgault*

Éditorial

Le corps au travail

Ce projet de publication est une idée que nous caressons depuis plusieurs années, comme ça, sur un coin de table, à l'abri des tempêtes d'hiver ou allongées sur le gazon craquant ou vert des parcs. L'envie de collaborer, ensemble oui, mais aussi avec d'autres, plusieurs autres artistes, pour initier de nouvelles associations. Chez eux et elles, nous avons observé l'entrecroisement de l'écriture avec les formes plastiques de la matière travaillée, les paroles échangées autour des œuvres, les corps en action dans le travail et la création. Des pratiques d'écriture qui accompagnent les gestes du quotidien, détaillent des émotions, s'élèvent contre des injustices, réfléchissent avec et à travers les mouvements du monde.

Au fil de rencontres, de discussions avec des artistes de nos communautés, semblait poindre une attention similaire portée sur nos conditions de travailleuses et travailleurs culturel·le·s : nos emplois contractuels, nos *jobs* alimentaires, nos activités de recherche. Nous avons contacté Alina, Alexandre, Charles, François, Juliette, Marie-Michèle, Mégane et Sayde afin de constituer ensemble un dossier thématique sur les formes du travail dans nos sociétés contemporaines.

Les textes rassemblés dans ce premier numéro de *Cigale* proposent une réflexion sur la situation de nos corps au travail : dans la recherche et l'action, l'échange et la transmission, dans nos mouvements et nos immobilismes. Ils posent un regard sur les expressions et conditionnements de nos corps – des corps humains, physiques, enveloppes, porosités ou médiateurs résilients – dans ses multiples occupa-

tions. C'est avec enthousiasme que nous vous partageons aujourd'hui ces compositions, avec l'espoir qu'elles résonnent aussi pour vous et se propagent, pour reprendre l'expression de Marie-Michèle Beaudoin, dans une « bienheureuse contamination ».

Anne-Marie Trépanier et Laure Bourgault

médiation, nouvelle alliance
Alexandre Piral



Shutterstock, Détail d'un lampadaire, moustiques
et papillons de nuit, 2018.

Il faut un enchaînement particulier de circonstances et un assortiment unique de qualités et déficiences pour occuper une profession telle que celle décrite ici. Porter à l'existence ces idées comme remplir cette fonction ne saurait souffrir de trop d'approximations, néanmoins elles seront inévitables. À l'affût du groupe ou du spectateur isolé, d'un regard et quelques mots échangés, le médiateur tentera, sans recours possible ni à l'évaluation standardisée ni à l'examen pronostique, d'évaluer une part des capacités cognitives immédiates de son vis-à-vis. Dans la politesse affichée et malgré la gestion de droits d'entrée hiérarchiquement imposée, il soupèsera les référents partagés, les savoirs acquis et l'étendue des expériences passées. Dans un contexte public sous surveillance permanente, le plus souvent entouré d'objets précieux, fragiles ou encombrants, stimulé à l'excès par et dans tous les sens, bravant des obstacles chaque jour réinventés, il visera la transmission d'informations exactes à propos d'idées souvent complexes, parfois contradictoires et, c'est à espérer, propres même à changer le cours d'une existence, le tout d'une manière apte à l'appropriation, dans le respect nécessaire du *créateur* et de *l'institution*. Le sens et le poids des mots seront toujours considérés avec précaution, mais l'utilisation volontaire de termes symboliquement surchargés restera une option, un utile outil de provocation.

Exercice d'équilibre pour rester d'abord sur la ligne de la neutralité et du factuel, s'en tenir au technique et au biographique, mais si on l'interroge sur les intentions de l'artiste, le sens donné à l'œuvre, le discours éventuel, bien difficile alors de ne pas se faire psychiatre ou médium, de s'empêcher d'y infuser une dose de ses propres convictions si variables et problématiques soient-elles. Le mode

de discours sera reconsidéré chaque fois, il faudra inventer, broder même, avancer des hypothèses, questionner son auditeur puis se laisser illuminer par ses réponses, diffuser, porter aux nues ou offrir en pâture, décrire sans travestir, permettre l'émotion et accueillir la parole, travailler à l'incorporation des savoirs et la transmission des connaissances, sans jamais perdre de vue qu'il s'agira toujours d'un processus à deux voies, le médiateur évoluant irrémédiablement au gré des alliances faites de rencontres subies ou volontaires.

Mon inconfort peut facilement devenir le leur, le leur ne doit m'atteindre que pour mieux être évacué. En musée, en galerie ou sur un lieu d'histoire, en atelier ou dans la rue, en ligne, à la radio ou à l'écrit, l'acte de médiation voudra participer à la compréhension, activer les réalisations et déployer les transformations. Il faudra savoir défendre la performance en tant que discipline légitime, plus tard se mettre en porte-à-faux du rayonnement médiatique de l'exposition ou du succès mesuré en nombre d'entrées. Expliquer les valeurs, indécentes et indicibles, reconnaître la part d'influence de la condition sociale dans le rejet ou la fascination pour les montants extrêmes, les valeurs refuges et records. Faire l'expérience de son environnement, comprendre l'histoire du lieu pour alléger le poids de l'institution, faire tomber pour un temps les murs qui protègent, les cimaises qui élèvent, les architectures qui intimident. Dans ces espaces, penser ses gestes et prédire ceux du public, chorégraphier ses déplacements pour offrir aux œuvres une protection rapprochée, et à l'auditeur un moment privilégié, défricher les pistes de la découverte, conforter la crainte face à l'actuel, au conceptuel, à l'abstrait et au minimal. Accompagner des premières fois, laisser libre cours à l'expérience profane.

mediation, new alliance
Alexandre Piral

A particular chain of events and a unique assortment of qualities and deficiencies are necessary to occupy a position such as the one described here. Bringing into being these ideas like fulfilling this job should not suffer from too many generalizations, but they will be inevitable. On the lookout for a group or a lone visitor, with a few words exchanged, the mediator will attempt—without a foreseeable solution, standardized evaluation, or prognostic test—to evaluate a cross-section of the cognitive abilities of those directly in front of him. With a plastered on politeness and in spite of the hierarchically-imposed rights to entry for the visitor, he will weight shared references, acquired knowledge and past experiences. In a public context under constant surveillance, surrounded by precious, fragile, or imposing objects, stimulated to the point of excess by every sense and in every direction, confronted by obstacles each day reinvented, the mediator will aim for the most exact transmission of information about possibly complex, sometimes contradictory, and hopefully provocative ideas, susceptible

even to change the course of an existence, in a way that is suitable for learning and with the necessary respect for the *creator* and the *institution*. The meaning and impact of the chosen words will always be cautiously considered, but the voluntary use of symbolically overcharged terms will remain an option, a useful tool for provocation.

It is already an exercise in equilibrium to stay within the boundaries of neutrality and fact, to stick to the technical and the biographical; but if one interrogates the artist's intentions, the eventual significance that could be grasped from the work, a possible discourse around it—difficult then for the mediator not to become the biased, slightly cunning psychic or psychiatrist, to refrain from infusing a dose of his own convictions, as variable and problematic as they might be. The mode of conversation will be reconsidered every time, and it might be necessary to embellish, invent even, to put forward hypotheses, to actively question the listener and be illuminated by their answers, to broadcast, praise to the skies or throw to the wolves, to describe without distorting, to allow emotion and welcome discussion,

to work to integrate and transmit knowledge, without ever losing sight of the fact that it takes two, that the mediator progresses based on the mercy of their suffering or voluntary partner.

My discomfort can easily become theirs, theirs can only touch me so that it might be relieved. In museums, galleries or a historic site, in the public space, online or on the radio, the act of cultural mediation aspires to improve understanding, activate self-realizations and deploy transformations. One has to be ready to defend performance art as a legitimate discipline, to awkwardly interfere and distance himself from the exhibition's media coverage, the critics' opinion, or the success measured by number of admissions. To explain the value of the indescribable, to recognize the influence of social, economic statuses in the rejection of or fascination with extreme sums, poetics and aesthetics as stores of value. To experience one's environment, to understand the history and profile of an institution in order to lighten its weight, to collapse for a while the walls that protect, the frames that hold, the architecture that intimidates. To consider his actions and to predict those of the public,

to choreograph movements in order to offer protection to the works and within the group, laying down the path to discovery, to the confrontation of fear and defiance for the modern, the conceptual, the abstract or the minimal. To guide first times, give free reign to the secular experience.

To assure security also, train for active shooters, and most importantly learn not to interfere. But in spite all of these efforts, these perpetual adaptations, who knows if well-programmed artificial intelligence will not soon enough supercede certain exchanges and illuminate simple but essential facts: Where's the bathroom? and which direction for the nearest exit? What computer algorithm will we depend on tomorrow to evaluate reactions to art, the viewer's engagement, its degree of emotion, the impact of an experience? Why worry when it is known that these criterion are already quietly being perfected? In the meantime, it forces to be the necessary spokesperson for one's own evaluation, to feed the personal as well as the institutional critique, and above all, not to misspeak, not to make too much of an impression as, little involuntary master of a space, I condition,

and remind myself it will
always be as odious to follow
as it is to guide.

*Translated from French by
Stefana Breitweiser*

Image: Shutterstock, *Close-up
of a street lamp, mosquitoes
and moths at night*, 2018.

Assurer la sécurité aussi, se former aux tireurs actifs, aux situations d'urgences, apprendre à ne pas nuire aux opérations. Malgré tout ces efforts, ces perpétuelles adaptations, qui sait si de toute façon, programmée finement, une intelligence artificielle ne dépassera pas bientôt la qualité de certains échanges, la machine sachant éclaircir des faits simples, mais essentiels : de quel côté sont les toilettes, et où se trouve la sortie ? Sur quel algorithme l'ordinateur se basera-t-il demain pour évaluer les réactions face à l'art, le niveau d'implication du spectateur, son degré d'émotion, la force du choc esthétique ? Pourquoi m'en faire puisque je sais que déjà dans l'ombre se raffinent ces critères. En attendant il me faudra être le truchement nécessaire à mon propre examen, nourrir ma critique personnelle comme institutionnelle, et surtout ne pas médire, ne pas faire trop impression car, petit maître involontaire, dans l'espace je conditionne, et me rappelle que toujours il sera odieux de suivre autant que de guider.

Scene 8. Guests.

Alina Lupu

“Friday, September 8th - Noa leaves 7:00 AM (keys in mailbox), Patrick arrives +/- 3:00 PM

Wednesday, September 13th - Patrick leaves? (if you want he has to leave at 11:00 AM), Ben arrives +/- 7:30 PM - 8:00 PM, plane Amsterdam Schiphol airport 6:20 PM.”

You enter the building, pick up the keys from the mailbox, set your bag on the living room couch, set the coffee machine on a ristretto and, while the coffee pours itself steaming into a thimble of a glass cup, take the vacuum cleaner from the bedroom closet, set it on the corridor floor, plug it in, draw the ristretto to a halt, look out the window, and sip. Steam gathers on the kitchen windows. It has been raining for hours and the house hasn't had the chance to breathe, so you open the windows wide and inhale as it exhales.

Bed linen is in the middle drawer, two fresh packs prepared specially. There are two pillowcases in off-white, one sheet, two sheet cases—one for a small bedcover and one large.

You pick up your Mac from your bag and set it on the office table, open it wide, pick up the router, and type in the WiFi code in a concentrated rush.

“ArtfulAllie”

Next to your nickname, the website's notice blinks in bright green: “*I'm live!*” You're logged in.

“**** only \$ 1.98/min!!! ****

About me: Hi, Im Allie and im a sexahoolic hehe , well i just love sex who doesnt ? I also have an interest in sports , love beach

volleyball , basketball and tennis . I dare u to a match, think ull win? Not if im braless when im playing hehe I love to meet new people and new cultures!!So lets meet!! :)

Description:!
**BIG NATURAL BREASTED
 NAUGHTY BRUNETTE HERE READY
 TO MAKE ALL YOUR FANTASIES COME
 TRUE :) COME ON IN AND SEE HOW
 NAUGHTY I CAN BE!!use discount code
 1MBUSTM1 ~ KISSESSS**

I Feel Like: 26

Sexual Preference: Straight

Real Job: Company Secretary

Smoking: No

My Kinks: Shaved

What turns me on: HMMMM ...
 TO WHISPER NICE THOUGHTS TO
 A MANS EAR WHILE I SLOWLY STRIP
 AND TOUCH MYSELF WITH HIS
 HANDS ...AND I LIKE SOFT KISSES
 ON MY SKIN ,ON MY BREAST
 I LIKE PASSIONATE MEN THAT
 WILL MAKE LOVE TO ME ON AND
 ON UNTIL SUNRISE...CUDDLE ...
 MANY MANY KISSESS.....

What turns me off: RUDE PEOPLE,PUSHY
 PEOPLE ,LIES”

The webcam turns on and you point it to wherever you are in the house at the time. You strip down and perform each cleaning task in your undergarments, alone—a pair of knee-high black socks, a red brassiere, lace knickers.

Scène 8. Invités.

Alina Lupu

« Vendredi 8 septembre
- Noa s'en va à 7 h (les
clés sont dans la boîte
aux lettres), Patrick arrive
à +/- 15 h

Mercredi 13 septembre
- Patrick s'en va ? (si tu
veux il doit partir à 11 h),
Ben arrive à +/- 19 h 30
- 20 h, avion à l'aéroport
Schiphol Amsterdam
à 18 h 20. »

Tu entres dans l'immeuble, récupères les clés dans la boîte aux lettres, déposes ton sac sur le divan du salon, règles la machine à café à « *ristretto* » et, tandis que le café se laisse couler, fumant, dans une tasse de verre de la taille d'un dé à coudre, tu sors l'aspirateur du placard de la chambre, l'installes sur le plancher du corridor, la branches, interromps l'infusion de ton *ristretto*, regardes par la fenêtre et prends une gorgée. De la buée s'amoncèle sur les fenêtres de la cuisine. Il pleut depuis des heures et la maison n'a pas eu l'occasion de respirer, alors tu ouvres grand les fenêtres et inspires alors qu'elle expire.

La literie est dans le tiroir du milieu, deux paquets tout neufs préparés exprès. Il y a

deux taies d'oreiller blanc cassé, un drap, deux draps-housses – un pour une petite housse de lit, un autre pour une grande.

Tu sors ton Mac de ton sac et le déposes sur la table du bureau, tu l'ouvres grand, te connectes au routeur et, avec un empressement concentré, entres ton code WiFi.

« ArtfullAllie »

À côté de ton pseudo clignote en vert clair la notice du site web : « *I'm live!* » Tu es connectée.

« ****seulement
1,98 \$/min. !!!****

À propos de moi : Salut, je m'appel Allie et je suis une sexolique hehe, en tout cas j'aime le sexe qui aime pas ça? J'aime aussi le sport, j'adore le volley-ball, le basketball et le tennis. Je te met au défi de me battre, pense tu que t'es capable? Sûrement pas si je met pas de brassière pendant le match hehe j'aime ça rencontrer des nouvelles personnes et d'autre cultures!! On se rencontre?? :)

Description : ! GROS
SEINS NATURELS

BRUNETTE COQUINE
PRÊTE À FAIRE DE TES
FANTASMES UNE
RÉALITÉ :) VIENS VOIR
À QUEL POINT JE PEUX
ÊTRE COCHONNE !!

utilise le coupon

1MBUSTM1

-- - BISOUXXX

J'ai l'air d'avoir : 26 ans

Ma préférence sexuelle :

Hétéro

Mon véritable emploi :

Secrétaire dans une
compagnie

Fumeur/Fumeuse : Non

Mes particularités : Rasée

Ce qui m'excite :

HMMMM... MURMURER
DES MOTS DOUX

À L'OREILLE D'UN

HOMME TANDIS QUE

JE ME DÉSHABILLE

LENTEMENT ET ME

TOUCHE AVEC SES

MAINS... ET J'AIME LES

BAISERS DOUX SUR

MA PEAU, SUR MA

POITRINE... J'AIME LES

HOMMES PASSIONNÉS

QUI ME FONT L'AMOUR

ENCORE ET ENCORE

JUSQU'AU PETIT

MATIN... FAIRE DES

CÂLINS... PLEIN, PLEIN

DE BISOUS.....

Ce que je ne supporte
pas : LES GENS IMPOLIS,
CONTRÔLANTS, LES
MENSONGES ».

La webcam est allumée et
tu la braques autour de toi,
peu importe où te mènent tes
pas à travers la maison, tu te
déshabilles et exécutes tes
tâches ménagères en sous-vê-
tements, seule — des bas noirs
qui te remontent jusqu'aux
genoux, une brassière rouge,
une culotte en dentelle.

Il y a un paquet de lingettes
humides à la droite du
lave-vaisselle. Tu le prends
et commences à frotter les
comptoirs qui t'entourent,
alors qu'à nouveau le café
emplit ta bouche et coule
le long de ta gorge. Des sacs

de poubelles neufs dans trois
poubelles différentes — dans
la cuisine, la salle de bain, la
chambre, à côté du miroir de
la vanité, près du lit. L'embout
de la balayeuse parcourt les
tapis, aspire les miettes, la
poussière, la saleté, et dans
tout cela s'emmêlent des
cheveux blonds et bruns que
tu coupes plus tard avec une
paire de ciseaux oranges, les
retires de la brosse rotative,
une fois que tu as terminé.

Des lingettes humides sur
le lavabo de la salle de bain,
sur le plancher de la douche,
de nouvelles sur la table
du salon, la table du bureau,
sur les deux miroirs du couloir,
puis encore d'autres pour
le bol de toilette, pour bien
faire le tour de son ample
rondeur, attrapant au passage

There is a packet of wet wipes to the right of the dishwasher. You grab the packet and start wiping the countertops all around you as you fill your mouth with coffee and feel it running down your throat.

Fresh garbage bags in three distinct garbage bins—kitchen, bathroom, bedroom—next to a beauty mirror by the bed. The nozzle of the vacuum covers the carpets, sucks in the crumbs, the dust, the grime, tangled up in blonde and brunette hairs, which you later cut with a pair of orange scissors from the rotating brush.

Wet wipes on the bathroom sink and the shower floor, new ones on the living room table, office table, on both hallway mirrors, then refill for the toilet bowl, all around the round expanse of it, catching stray yellow drops that dried in the last few hours since Noa left.

You clean up Kris' apartment every week. While the business is hers, you're happy to combine your own video chat working hours with work as a stand-in maid for her AirBnB—plus, your "I'm live" clients get to see you in a new setting.

You manoeuvre the vacuum cleaner and wipe each corner while also keeping an ear out for the website's pitched ring, which calls you back into the chatroom for a quick pussy flash and an arousing typing session spurred by a random dude's libido.

"ArtfulAllie: Hi, sexenchantor!

Want a full live webcam sexchat with ArtfulAllie? Get I'm Live credits and start now"

The work itself promised to hold more appeal, but minutes go by before the ring goes off. You're caught

mid-way through a sideways sweep and move to the chair in front of your Macbook. Sometimes you catch yourself engaged in arousing positions which involve a duster, a vacuum nozzle, a dish sponge, or all three. Your flexibility of mind adds to the variety of content. Soon enough, you've created a niche: household duty porn (like girlfriend porn, only a tad more realistic). You're not surprised that there's a market for this stuff.

The viewers gesture you to the couch, ask you to spread your legs wide, without much finesse, begging you to tilt the screen so you can be seen in your full glory, full HD, retina display of juices pumped up with excitement, engorged pussy, all from that damn floor scrubbing—"yes, yes, I can rub it harder, yessss," "get on your knees and really want it." All the while you're feeling utterly Dickensian, no pun intended. "Cocksucking slut!"

100 minutes and almost \$200 in, you wrap up the shift. There are only so many shafts a girl can see in a day and it's almost 15:00 PM, so you're waiting for Patrick.

You pack up the vacuum, place two sets of sausage-rolled towels on the bed—two grey and two white, pointing in opposite directions. You place the toilet paper roll and lie face down on the couch—for an instant, so as not to crease your hair—resting your cunt, before the doorbell rings and you need to put on your pants and shirt.

"I love ImLive Video Chat because:

i dont know i just love it!

Measurements: 34"-21"-33" (86-53-83 cm)

Height: 5'8" – 6' (1.7 - 1.8 m)

Weight: 122-132 lbs (56-60 kg)

Cup Size: D

Ass Size: Big

Eye Color: Brown
Hair Color: Black
Hair Length: Long
Ethnicity: Mediterranean
Build: Curvy”

At 6:00 PM, your other shift begins.



Elzbieta Szota, Virginal Mandala, 2018.

des gouttes jaunes égarées, qui ont séché dans les quelques heures qui ont suivi le départ de Noa.

Tu nettoies l'appartement de Kris chaque semaine. La business lui appartient, mais ça t'arranges de mêler les choses, tes propres heures de travail sur chat vidéo jouant le rôle d'une femme de ménage suppléante pour son Airbnb, en même temps que tes clients « l'm live » ont la chance de te voir dans un nouvel environnement. Tu manœuvres l'aspirateur et nettoies tous les recoins tout en restant à l'affût de la sonnerie stridente du site web, t'appelant dans l'arène pour un flash rapide de ta chatte et une séance excitante de chat en compagnie de la libido d'un gars pas rapport.

« ArtfulAllie : Salut, sexenchanteur!

Tu veux une séance webcam en direct avec ArtfulAllie ? Procure-toi des crédits l'm Live. »

Le travail en lui-même promet-tait d'avoir plus d'attrait, mais plusieurs minutes s'écoulaient avant que la sonnerie ne retentisse. Tu t'arrêtes en plein mouvement de balayage latéral et tu te diriges vers

la chaise devant ton portable. Tu te surprends parfois à te faire des caresses aguichantes à l'aide d'un plumeau, d'un embout de balayeuse, d'une éponge à vaisselle, ou des trois en même temps. La flexibilité de ton esprit ajoute à la variété du contenu que tu offres. Bientôt, tu as créé une niche : la porno ménagère (comme la *girlfriend porn*, en un peu plus réaliste). Ça ne te surprend pas qu'il y ait un marché pour ce genre de truc.

Ils te font signe d'aller sur le divan, te demandent d'ouvrir grand les jambes, usant de ce que l'on pourrait qualifier de phrases monosyllabiques, te supplient de pencher ton écran de manière à ce qu'ils puissent te voir dans toute ta gloire, HD intégrale, affichage rétinien de fluides pompés par l'excitation, la chatte débordante, tout ça pour du crisse de frottage de plancher, « oui, oui, je peux froter plus vite, ouiiii », « mets-toi à genoux et désire-la pour vrai », pendant que tu te sens totalement Dickensien, sans mauvais jeu de mots, « pute suceuse de queue ».

Après 100 minutes et presque 200 \$, tu termines ton quart de travail. Il y a une limite au nombre de manches qu'une fille peut voir en une journée et il est presque 15 h, alors tu attends Patrick.

Tu ranges la balayeuse, places deux ensembles de serviettes bien roulées sur le lit – deux grises et deux blanches, pointant dans deux directions opposées – remets le rouleau de papier de toilette à sa place et te couches, visage vers le sol, sur le divan pendant un moment, pour ne pas ébouriffer tes cheveux, pour reposer ta chatte, avant que la sonnette ne sonne et que tu n'aies besoin de mettre ton pantalon et ton chandail.

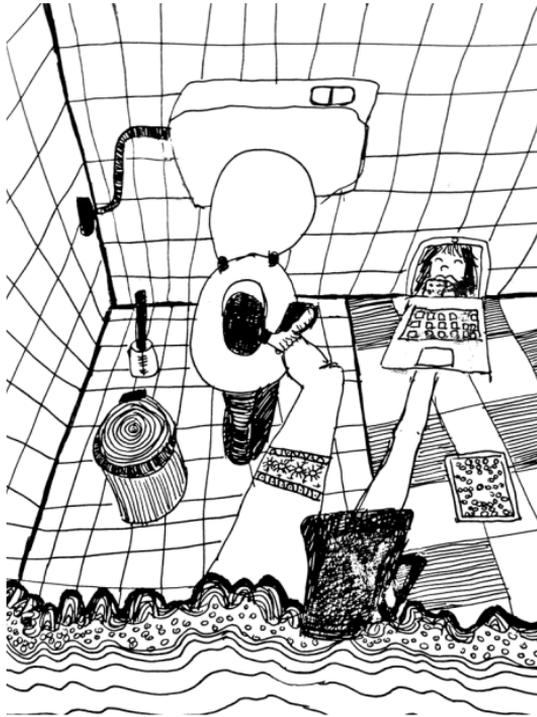
« J'aime le chat vidéo
 ImLive parce que : je sais pas, j'aime ça c'est tout !
 Mensurations :
 34"-21"-33"
 (86-53-83 cm)
 Taille : 5'8 " – 6'
 (1,7 – 1,8 m)
 Poids : 122-132 lbs
 (56-60 kg)
 Taille de bonnet : D
 Grosseur de fesses :
 Grosses
 Couleur des yeux : Bruns
 Couleur des cheveux :
 Noirs
 Longueur des cheveux :
 Longs
 Origine ethnique :
 Méditerranéenne
 Carrure : Arrondie »

*Traduit de l'anglais par
 Charles Beaudoin*

Image 1: Elzbieta Szota,
Virginal Mandala, 2018.

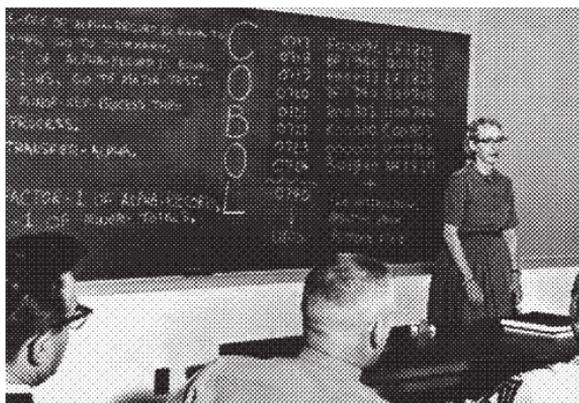
Image 2: Elzbieta Szota, *Selfie
 with a leg on the toilet bowl*, 2018.

À 18 h, ton autre quart commence.



*Elzbieta Szota, Selfie with a leg
on the toilet bowl, 2018.*

COmmon Business Oriented
Language : Sur la codification
du langage de l'assurance-emploi
et l'attitude *busiless*
Anne-Marie Trépanier



*Grace Hopper donnant une présentation sur
COBOL devant un tableau noir. 1967. Sperry
Corporation, UNIVAC Division photographs and
audiovisual materials (Accession 1985.261).*

Identification

Si les langages programmés continuent à codifier notre quotidien, à automatiser nos actions et nos intentions, j'entrevois un effritement progressif de l'agentivité humaine. Nous resterons là, assis dans un certain confort coupable, conduits par automatisme les mains posées sur les cuisses, à observer le monde des choses s'ajuster de lui-même. Enfin achevée, l'émancipation ouvrière ! Nous trouverons l'évasion dans le temps libre, la vie *busiless* et les codes qui nous tiendront à distance de *ce qui se passe*. Quand rideaux, lumières, grille-pains et autres appareils sauront raisonner mieux que nous, l'effort de la compréhension ne relèvera plus de notre personne.

Dans une entrevue avec F.W., C.M. explique que pour préserver son cerveau, il faut l'entraîner à faire des liens.¹ Une fois habitué à ce type de conditionnement, le cerveau, excité par des stimulations neuronales intenses, ne peut plus revenir en arrière : il est formaté différemment. Il faut lire les mots d'A.C. pour se rappeler que l'individualité réside dans notre capacité à faire des liens, à tisser ensemble les fils du langage.² À l'inverse, lorsqu'on est sur le pilote automatique, l'accident s'opère. Le panneau ne nous indique plus qu'il faut nous arrêter pour éviter le passage piétonnier, on fonce tout droit dans le mur de verre. Le corps s'enferme.³

Environnement

Je pourrais illustrer ce sentiment de dissociation des perceptions et du corps par l'exemple suivant : je regarde le nom d'une rue inscrit sur un service de cartographie mobile, je lis l'inscription « rue Là-Bas » dans un sillon blanc sur fond gris, et

devant moi, lorsque je lève la tête, un panneau signalétique sur lequel est inscrit « rue Là-Bas ». Pourtant ces deux rues me semblent appartenir à des réalités indépendantes. Elles ne représentent pas la même chose, elles ne se rejoignent pas. Se perdre dans les interstices de la traduction, de la conversion d'une réalité à l'autre, ça nous fait toutes et tous *boguer*.

Données

Le 13 juin 2018, alors que je remplis ma demande d'assurance-chômage, l'idée me vient d'écrire à propos de l'algorithme servant au calcul des prestations de l'assurance-emploi, auquel ma mère a contribué au fil de sa carrière de programmeuse-analyste à Service Canada.

Il m'aura fallu devenir une prestatrice de ces services pour deviner son empreinte, quelque part là derrière, dans le calcul qui s'effectue en arrière-plan.

Qu'y a-t-il au dos de ce formulaire en ligne? Les années 80, Gatineau, Québec, la Place du Portage, une équipe SSA,⁴ formée pour faciliter et standardiser les tâches des fonctionnaires, qui s'affairent à programmer un logiciel en COBOL dans un bureau rempli de fumée de cigarettes. COBOL, C-O-B-O-L, COmputer Business Oriented Language, langage orienté business.⁵ Reprenons du début. À l'hiver 1955-1956, G.H.,⁶ épaulée par le Département de Programmation automatique, envisage de créer un compilateur unique qui permettrait aux cadres et aux administrateurs d'écrire des programmes d'affaires en utilisant du vocabulaire administratif standard. Symboles, cryptogrammes, abréviations sont remplacés par des mots de l'anglais parlé.

COmmon Business
Oriented Language: On the
Codification of the Language
of Unemployment Insurance
and the *Busiless* Attitude
Anne-Marie Trépanier

Identification

If programming languages continue to organize our daily life, automating our actions and intentions, I anticipate an inevitable crumbling of human agency. Driven by automatism, we will remain still, seated in some kind of guilty comfort, our hands on our laps watching the world of things adjust on its own. At last, the working class emancipation! We will find escape in free time, *busiless* life and codes that keep us at a distance from *what is happening*. When curtains, lights, toasters and other devices are able to reason better than us, the work of comprehension will no longer depend on us.

In an interview with F.W., C.M. explains that in order to maintain her brain, she must train it to make connections.¹ Once accustomed to this type of conditioning, the brain, now excited by intense neuronal stimulation, cannot go back: it is formatted differently. It is necessary to read the words of A.C. to remember that

individuality lies in our ability to make connections, to weave language.² Conversely, when you are on autopilot, accidents occur. The panel no longer tells us that we must stop to avoid the pedestrian, we go straight into the wall of glass. The body gets lost.³

Environment

I can illustrate this feeling of dissociation between perceptions and the body with the following example: I look at the name of a street on a mobile mapping service. I read the inscription "Yonder St." in a white path on a gray background and when I raise my head there is a sign in front of me on which is written "Yonder St." Yet these two streets seem to me to belong to independent realities. They do not represent the same thing, they do not meet. To lose oneself within the interstices of translation, in the conversion from one reality to another, makes us all *bug*.

Data

On June 13, 2018, while filling out my application for unemployment, the idea came to me to write about the algorithm that calculates employment insurance benefits to which my mother contributed to over the course of

her career as a programmer analyst at Service Canada.

I had to become a claimant of these services to sense her mark, somewhere in the calculations taking place in the background.

What is on the back of this online form? The 1980's. Gatineau (Québec). The Place du Portage. An SSA⁴ team formed to facilitate and standardize the agents' tasks, programming a software in COBOL in an office full of cigarette smoke. COBOL, C-O-B-O-L, COmputer Business Oriented Language.⁵ Let's try this again. In the winter of 1955-1956, G.H.,⁶ with support from the Automatic Programming Department, considered creating a unique compiler that would allow executives and administrators to write business programs using standard administrative vocabulary. Symbols, cryptograms, and abbreviations were replaced by words from spoken English. G.H.'s goal was to extricate computer programming from a figurative language prescribed by the *magic brain* class.⁷ Her maneuver:

Memory → Storage
Thought → Processing

The uniqueness of G.H.'s work lies in her integration of language theory into program-

ming. Like computer language, human language is governed by laws that control its communications with others and its internal, mental activities. No language is possible without a protocol.⁸ Language is *codified*. When we say one word, the other comes next. This ensures our predictability. Language *conditions*. Oriented towards objects, it *designates*. A language oriented towards business and commerce is a language of productivity: it processes information to generate productive results. Poetry does not submit to forced choices. Only poetry can free language and throw us off balance.

Procedure

(Once again, I typed my PIN into the microwave keypad)

When S.R. crosses the portico holding a letter of unemployment insurance in her hands, she declares: "Since I started receiving unemployment insurance, my laundry is whiter and cleaner and all my neighbors are jealous! Tip: get unemployment insurance."⁹ Her words sound like a good joke that suddenly comes back to mind. The tone is familiar, we've heard it on TV, on the radio, we've seen it printed on dazzling billboards.

L'ambition de G.H. est de sortir la programmation informatique d'un langage figuré prescrit par la classe du *cerveau magique*.⁷ Sa manœuvre :

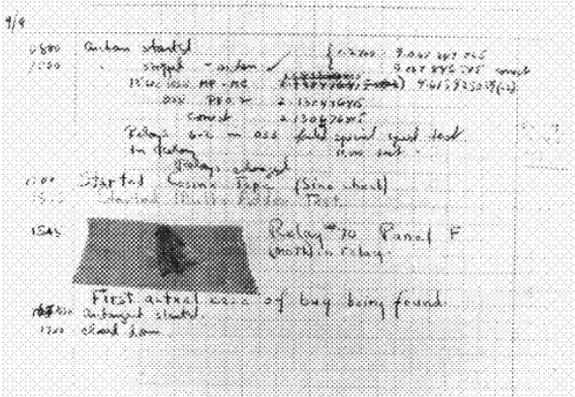
Mémoire → Stockage Pensée → Traitement

La particularité du travail de G.H. tient à son intégration de la théorie du langage à la programmation. Le langage naturel, comme le langage informatique, est régi par des lois qui contrôlent ses communications avec les autres et ses activités mentales personnelles. Nul langage n'est possible sans protocole.⁸ Le langage est *codifié*. Lorsqu'on avance un mot, le suivant vient. Ça nous assure d'être prévisible. Le langage *conditionne*. Il est orienté vers les objets, il *désigne*. Un langage orienté vers les affaires et le commerce est un langage de productivité : il traite l'information afin de générer des résultats productifs. La poésie ne se soumet pas aux choix de réponses. Elle seule peut libérer le langage et nous surprendre.

Procédure

(J'ai encore composé mon NIP sur le clavier du micro-onde)

Quand S.R. traverse le portique tenant dans ses mains une lettre de l'assurance-chômage, elle déclare : « Depuis que j'utilise l'assurance-chômage, mon linge est plus blanc et plus net et toutes mes voisines sont jalouses ! Un conseil : utilisez l'assurance-chômage ». ⁹ Sa phrase résonne comme une bonne blague qui nous revient soudainement à l'esprit. Le ton nous est familier, on l'a entendu à la télé, à la radio, on l'a vu imprimé sur des panneaux publicitaires scintillants. Sauf que cette



Le premier « bogue informatique » (The First “Computer Bug”). Courtesy of the Naval Surface Warfare Center, Dahlgren, VA., 1988. U.S. Naval History and Heritage Command Photograph.



Sylvie Roche tenant dans ses mains une lettre de l'assurance-chômage. Dans Jacques Leduc, Le temps des cigales. ©1987 Office national du film du Canada. Tous droits réservés.

Except that this time, the formula turns against itself in a disturbing and comical manner.

S.R. is out of *business*. In other words, to return to the Northumbrian roots of the term, she is out of *bisignes*, without care, anxiety, or occupation. She oscillates on the *busiless* side, idle and without timetable. She sings, she smokes, she draws. She seems happy.

In 1987, at a time when the term “unemployment insurance”—a presumed depreciatory designation to be followed by employment insurance—is still being used, S.R. calmly fills out her benefits statement. In the background, Les Granules play their tune:

- Have you worked during the period covered by this report?
- No, no, no!
- Have you started working full time during the period covered by this report?
- No, no, no!
- Were you studying or taking training courses?
- No, no, no!
- Have you received or will you receive money?
- Uhhhh, no, no, no! Money was put directly into my account without my knowledge!!

- Are you able to work every day?
- YESSSS!!!!!!
- Were you ready and willing to work every day?
- YESSSS!!!!¹⁰

Never mind. Once sunk in the Great Waking Dream, it will take an army of gnats to fry the circuits and blow up the machine.

*Translated from French by
Asher Faerstein and
Robin Simpson*

- 1 Catherine Malabou in Frédéric Worms, “Que fait l’intelligence artificielle dans notre vie?,” in *Matières à penser avec Frédéric Worms*, dir. Anne-Pascale Desvignes, France Culture, February 12, 2018, <https://www.franceculture.fr/emissions/matieres-a-penser-avec-frederic-worms/que-fait-lintelligence-artificielle-dans-notre-vie/>.
- 2 “The things you think of to link are not in your control. It’s just who you are, bumping into the world. But how you link them is what shows the nature of your mind. Individuality resides in the way links are made...” Emily Temple & Anne Carson, “Writing Wisdom From Anne Carson: ‘It is very fun to delete stuff,’” *Literary Hub*, June 21, 2018, <https://lithub.com/writing-wisdom-from-anne-carson-it-is-very-fun-to-delete-stuff/>.
- 3 Samuel Gibbs, “Three Apple workers hurt walking into glass walls in first month at \$5bn HQ,” *The Guardian*, March 5, 2018,

<https://www.theguardian.com/technology/2018/mar/05/apple-park-workers-hurt-glass-walls-norman-foster-steve-jobs/>.

- 4 Support System for Agents.
- 5 In his book *Protocol*, Alexander R. Galloway describes the emergence of the distributed network and the social role of this reconfiguration. The distributed network, unlike the centralization of bureaucracy, brings together autonomous social actors. Global intelligence is divided into local applications, where each form of intelligence enacts a kind of fluidity specific to its environment. Such a restructuring is affecting computer programming, which is moving from a linear diagram to modular and distributed object-oriented programming. In Alexander R. Galloway, *Protocol: How Control Exists after Decentralization* (Cambridge, Massachusetts & London, England: The MIT Press, 2004).
- 6 Grace Hopper.
- 7 Hopper alludes to eminent researchers such as Norbert Wiener, the father of cybernetics, and John von Neumann, who compare computers to "giant brains" and use metaphorical rather than technical vocabulary. In Kurt W. Beyer, *Grace Hopper and the Invention of the Information Age* (Cambridge, Massachusetts & London, England: The MIT Press, 2009), 279.
- 8 Beyer, *Grace Hopper and the Invention of the Information Age*, 308.
- 9 Sylvie Roche in Jacques Leduc, *Le temps des cigales*, National Film Board of Canada, 28:00, 1987, https://www.onf.ca/film/temps_des_cigales/.
- 10 [Translation]. *Avez vous travaillé?*, Les Granules (René Lussier and Jean Derome), in Jacques Leduc, *Le temps des cigales*.

Image 1: Grace Hopper presenting on COBOL in front of blackboard, 1967, 1985261_086_04_043, Box 86, Folder 1, Sperry Corporation, UNIVAC Division photographs and audiovisual materials (Accession 1985.261), Audiovisual Collections and Digital Initiatives Department, Hagley Museum and Library, Wilmington, DE 19807.

Image 2: The First "Computer Bug". Courtesy of the Naval Surface Warfare Center, Dahlgren, VA., 1988. U.S. Naval History and Heritage Command Photograph NH 96566-KN.

Image 3: Sylvie Roche holding an unemployment insurance letter. In Jacques Leduc, *Le temps des cigales*. ©1987 National Film Board of Canada. All rights reserved.

fois, la formule se retourne contre elle-même de façon inquiétante et cocasse.

S.R. est hors du *business*. Autrement dit, pour revenir aux racines northumbriennes du terme, elle est hors du *bisignes*, du soin, de l'anxiété, de l'occupation. Elle bascule du côté *busiless*, sur le versant oisif, sans emploi du temps. Elle chantonne, elle fume, elle fait des dessins : elle a l'air heureuse.

En 1987, à l'époque où l'on parle encore d'« assurance-chômage », appellation présumée dépréciative à laquelle succède l'assurance-emploi, S.R. remplit sagement sa déclaration de prestation. En trame de fond, Les Granules en font tout un music-hall :

- Avez-vous travaillé au cours de la période couverte par cette déclaration ?
- Non, non, non !
- Avez-vous commencé à travailler à temps plein au cours de la période couverte par cette déclaration ?
- Non, non, non !
- Étiez-vous aux études ou suiviez-vous des cours de formation ?
- Non, non, non !
- Avez-vous reçu ou recevrez-vous de l'argent ?
- Euuuh, non, non, non ! L'argent a été versé directement dans mon compte sans que j'en aie connaissance !!
- Étiez-vous capable de travailler chaque jour ?
- OUIIIIII !!!!!
- Étiez-vous prêts et disposés à travailler chaque jour ?
- OUUIIIIII !!!!!¹⁰

Qu'à cela ne tienne. Une fois sombré dans le Grand rêve éveillé, il suffira d'une armée de moucherons pour se brûler aux circuits et faire sauter la machine.

- 1 Catherine Malabou dans Frédéric Worms, « Que fait l'intelligence artificielle dans notre vie? », dans *Matières à penser avec Frédéric Worms*, réal. Anne-Pascale Desvignes, France Culture, 12 février 2018. <https://www.franceculture.fr/emissions/matieres-a-penser-avec-frederic-worms/que-fait-lintelligence-artificielle-dans-notre-vie/>.
- 2 « Les choses que vous pensez mettre en relation ne sont pas en votre contrôle. C'est simplement votre façon d'être, vous vous heurtez contre le monde. Mais la manière dont vous les liez démontre la nature de votre esprit. L'individualité réside dans le procédé par lequel les liens sont faits » [Traduction]. Emily Temple et Anne Carson, « Writing Wisdom From Anne Carson: "It is very fun to delete stuff" », Literary Hub, 21 juin 2018. <https://lithub.com/writing-wisdom-from-anne-carson-it-is-very-fun-to-delete-stuff/>.

- 3 «Trois employés d'Apple blessés après avoir foncé dans les murs de verre un mois seulement après l'ouverture des bureaux centraux estimés à 5 Milliards \$» [Traduction]. Samuel Gibbs, «Three Apple workers hurt walking into glass walls in first month at \$5bn HQ,» *The Guardian*, 5 mars, 2018, <https://www.theguardian.com/technology/2018/mar/05/apple-park-workers-hurt-glass-walls-norman-foster-steve-jobs/>.
- 4 Système de support aux agents.
- 5 Dans son ouvrage *Protocol*, Alexander R. Galloway décrit l'émergence du réseau distribué et le rôle social de cette reconfiguration. Le réseau distribué, contrairement à la centralisation bureaucratique, rassemble des acteurs sociaux autonomes. L'intelligence globale se sectorise en applications locales, où chaque forme d'intelligence dispense une fluidité spécifique à son milieu. Une telle restructuration affecte la programmation informatique, qui passe d'un diagramme linéaire vers une programmation orientée-objet modulaire et décentralisée. Voir Alexander R. Galloway, *Protocol: How Control Exists after Decentralization* (Cambridge, Massachusetts et Londres, Angleterre: The MIT Press, 2004).
- 6 Grace Hopper.
- 7 Hopper fait allusion à des chercheurs éminents tels que Norbert Wiener, père de la cybernétique, et John von Neumann, qui comparent les ordinateurs à des «cerveaux géants» et emploient un vocabulaire métaphorique plutôt que technique. Dans Kurt W. Beyer, *Grace Hopper and the Invention of the Information Age* (Cambridge, Massachusetts et Londres, Angleterre: The MIT Press, 2009), 279.
- 8 Beyer, *Grace Hopper and the Invention of the Information Age*, 308.
- 9 Sylvie Roche dans Jacques Leduc, *Le temps des cigales*, Office National du Film du Canada, 28:00, 1987, https://www.onf.ca/film/temps_des_cigales/.
- 10 *Avez vous travaillé ?*, Les Granules (René Lussier et Jean Derome), dans Jacques Leduc, *Le temps des cigales*.

La crypte et la fourmi

Charles Duval

Mai 2018

Du 16 au 22 mai dernier, j'ai passé une semaine à Paris dans le but d'aller à la rencontre des mouvements sociaux de ce printemps 2018. Je ne suis affilié à aucun mouvement et me laisse porter par les invitations que l'on me fait, soutenant spontanément des rassemblements et actions. Je souhaitais faire l'expérience de ce mouvement comme un électron libre, avec mon carnet de notes, mon vélo et mes yeux comme outils. En ce mois de mai, une dizaine d'universités étaient occupées par les étudiant·e·s contre la loi ORE,¹ le McDonald's de Paris Gare de l'Est a été occupé cinq jours par des salarié·e·s en grève, les travailleurs et travailleuses des chemins de fer faisaient grève contre le pacte ferroviaire, une grève de la faim a été menée à l'hôpital psychiatrique de Rouvray par les professionnel·le·s de santé...

Le vendredi 18 mai au matin, je traverse Paris en direction de la crypte archéologique de l'île de la Cité où une action est prévue. J'arrive sur le parvis de Notre-Dame de Paris. En haut d'un escalier qui mène à la crypte, un panneau indique qu'elle est fermée à la suite d'un mouvement de grève. Je salue le groupe qui s'est formé à l'entrée. Certain·e·s installent des drapeaux du syndicat *SUD Solidaires Collectivités Territoriales*, d'autres expliquent aux touristes que la crypte est fermée. Des discussions se forment. Nous sommes une dizaine ; seuls un syndicaliste qui travaille à la Mairie de Paris et moi ne travaillons pas ici. Trois femmes arrivent ensuite, et je comprends que ce sont les membres de la direction. Elles semblent étonnées de nous voir ici, et signifient à certain·e·s employé·e·s qu'ils et elles n'ont pas signé la feuille où ils se

déclarent en grève. Elles descendent alors dans la crypte, suivies de quelques salarié-e-s.

«Alors, qu'est-ce qui ne va pas?»

Elles remontent 10 minutes plus tard. Un cercle se forme, composé de la direction, des salarié-e-s et du syndicaliste; je prends ma place d'observateur, légèrement en retrait. La discussion est engagée par un condescendant *«Alors, qu'est-ce qui ne va pas?»* par une des membres de la direction.

Dans le cercle :

D'un côté

Des voix douces, calmes, expliquent qu'elles entendent, prennent en compte ce qui leur est demandé et invitent à faire des demandes formelles en réunion d'équipe. Les trois corps sont en posture de défense, droits et secs. Leur calme apparent disparaît quand leurs voix s'élèvent pour réclamer un retour au calme. Elles essaient d'échanger individuellement au sein du cercle avec les personnes les moins virulentes, notamment une des

De l'autre

Certain-e-s ne tiennent pas en place, s'avancent pour être entendu-e-s, élèvent la voix, expriment leur colère sur des éléments très précis de leurs conditions de travail. Certain-e-s observent avec attention, ils et elles sont les plus sollicité-e-s par la direction: ils et elles confirment rapidement en quelques mots leur prise de position, mais n'expriment aucun ressenti. Un syndiqué déconstruit minutieusement les arguments de la direction, avec mépris. Certain-e-s sont à l'exté-

The crypt and the ant
Charles Duval

May 2018

From May 16 to 22, I spent a week in Paris in order to come into contact with spring 2018's social movements. I am not affiliated with any movement and I let myself be governed by the invitations sent my way, spontaneously supporting rallies and actions. I wished to experience the movement as a free electron, with my notebook, my bicycle and my eyes for tools. Over the month of May, students against the ORE¹ law occupied a dozen universities, Paris' *gare de l'est* McDonald's was occupied for five days by striking employees, rail workers were striking against the *Pacte Ferroviaire*, a hunger strike among health professionals was underway at Rouvray's psychiatric hospital...

Friday the 18th, in the morning, I cross Paris towards the archaeological crypt of l'Île de la Cité where an action is planned. I arrive at the Notre-Dame de Paris esplanade. At the top of a staircase leading down to the crypt, a sign indicates it is closed because of a strike. I greet the group which has formed at the entrance. Some

of them are putting up the *SUD Solidaires Collectivités Territoriales*' union flags, others are explaining to tourists that the crypt is closed. Discussions take shape. We are a dozen, and only a unionist who works at the Paris town hall and I do not work here. Then three women arrive, I understand that they are senior managers. They seem surprised to see us here, and let certain employees know that they have not signed the declaration to strike. They go down into the crypt, followed by a few employees.

"So what's wrong?"

They reemerge 10 minutes later. A circle forms, made up of the managers, the employees, and the unionist. I take my place as an observer, slightly withdrawn. The discussion begins with a condescending "so what's wrong?" from one of the managers.

In a circle:

On one side

Soft, calm voices explain that they are listening, taking into account what is asked of them, and inviting them to make formal demands during team meetings. Their

bodies are in defense positions, straight and dry. Their apparent calm disappear when their voices raise to demand a return to order.

They try to speak individually with those less virulent within the circle, notably an employee on strike for the first time. I sense this party's willingness to impose appeasement.

On the other

Some cannot stay still, they move forward to be heard, raise their voice to express their anger about very particular aspects of their work conditions. Some observe attentively, and management engages with them the most. They rapidly confirm their position in few words, but do not express emotion. A unionized employee meticulously deconstructs management's arguments with contempt. Some are outside the circle listening carefully, but without seeming to hope for anything to come of this exchange, fatigue marking their face.

Observing this scene has confused my stance. I have come to support the employees, but suddenly I am plagued by doubt. Maybe culturally I always give more credit to calm speech. The anger displayed by certain employees in my mind discredits their discourse. This reordering is the element I would like to explore by analyzing the management's position.

In the management's position I recognize an important element of the French government's rhetoric, the "social dialogue",² which, according to the OIT, encompasses "everything that fosters understanding between society's different parties," but that here mixes with a managerial administration of employees. It is a matter of posture, that of management, which exercises calm, tries to legitimize its influence and authority over the employees. I remembered my childhood and school teachers who gave calm, terse orders. A similar status hierarchy is at play again in all its verticality. The master's power. Didn't school teach us to respect the influence of status that I find once again here in the management's crypt, making me doubt the employees' legitimacy?

In my observation, I have not mentioned the subject of

salarié·e·s qui faisait	rieur du cercle, écoutent
grève pour la première	attentivement, mais
fois. Je ressens la volonté	semblent ne rien espérer
de ce parti d'imposer	de cet échange, une
un apaisement.	fatigue dans le visage.

Observer cette scène m'a embrouillé dans mon positionnement. Je suis venu pour soutenir les salarié·e·s mais je suis soudainement habité d'un doute. Peut-être que culturellement je donne toujours plus de crédit à un discours apaisé ; la colère de certain·e·s salarié·e·s décrédibilise à mes yeux leurs propos. Ce trouble est l'élément que j'aimerais explorer, en analysant la prise de position de la direction.

Je reconnais dans la posture de la direction un élément rhétorique important du gouvernement français, celui du *dialogue social*,² qui regroupe, selon l'OIT, « tout ce qui favorise la compréhension entre les différentes composantes de la société », mais qui ici se mêle avec une gestion managériale des salariés. Il est bien question de posture, celle de la direction qui fait preuve d'une autorité calme, qui cherche à légitimer son ascendant et son autorité sur les salarié·e·s. Je me suis souvenu mon enfance : les maîtresses et les maîtres d'école donnant des ordres avec un calme sec. Il s'agit d'une hiérarchie de statut similaire, dans toute sa verticalité. Le pouvoir du maître, de la maîtresse. L'école ne nous a-t-elle pas appris à respecter cet ascendant de statut que je retrouve ici dans la direction de la crypte, et qui m'a amené à douter de la légitimité des salarié·e·s ?

Dans mon observation, je n'ai pas parlé du sujet des discussions car l'échange me semblait être vidé de son sens. En effet, la discussion ne menait à rien. Je me mis alors à observer les prises

de position et les attitudes des membres des différents partis. Les jeux de pouvoir devenaient beaucoup plus limpides. Il paraissait assez clair que le parti de la direction souhaitait éteindre le feu qui s'était déclaré, afin de retrouver une forme de paix sociale. J'y retrouve la prise de position qui ressort du concept de *dialogue social* : le calme et le retour au travail avant toute chose. Cet apaisement comme condition à toute discussion délégitime la colère et les espaces de revendication non contrôlés par la direction. Si des conditions créent une colère, qui bouillonne sans réponse depuis quelques mois, n'est-elle pas légitime ? Le *dialogue social* prôné par le gouvernement et reproduit ici par la direction de la crypte projette un monde de l'entreprise où la colère n'existerait plus, car jugée trop archaïque et contre-productive ; elle est pourtant libératrice.

Comment les salarié-e-s pourraient se libérer du jeu dans lequel la direction les emporte ? Que pourrait-on imaginer pour transformer la colère en force ? Le 26 septembre 2018, dans la plaine de Saint-Victor, les militant-e-s de l'Amassada opposé-e-s à la destruction de terres agricoles ont improvisé un tribunal populaire pour accueillir la juge d'expropriation.³ Cette scène burlesque s'est terminée par la condamnation de la juge à l'exil, dans un élan de rires et d'applaudissements. Ce type d'expérience doit nous amener à imaginer les espaces de reprise de pouvoir.

the discussions because the interaction seemed empty of meaning. In fact, the discussion was going nowhere. I therefore started observing the positions and attitudes of the different parties' members. The power games were becoming clearer. It seemed clear that management wanted to extinguish the fire that had broken out here and restore a form of social peace. I find here a position that emerges from the idea of social dialogue: peace and a return to work above all else. Appeasement as a necessary condition for any discussion delegitimizes anger and spaces for claims not controlled by management. If these conditions foster anger, which has been seething, unaddressed for months, is it not legitimate? The social dialogue advocated by the government and reproduced here by the crypt's management envisions a business-world where anger should no longer exist because it is judged to be too archaic and counterproductive. However, it is liberatory.

How could the employees liberate themselves from the game in which management has swept them away? How can we imagine transforming anger into power? September 26, 2018, in the Plains of

Saint-Victor, Amassada activists, who were opposed to the destruction of agricultural land, had improvised a people's court in order to try the expropriation judge.³ This farcical scene ended with the judge's condemnation to exile, amidst laughter and applause. This type of experience must bring us to imagine such spaces where power can be reclaimed.

*Translated from French by
Clara Lagacé*

- 1 The Assemblée générale Inter-Établissements Éducation Ile-de-France pronounces itself, on February 17, 2018, against the Law relative to the orientation and success of students (ORE), which according to them, "accelerates college student, university student [...] and institution competition." They criticize an "even more opaque and unjust selection [...]" and pave the way to two-tiered colleges and universities." In "AG éducation (Interface - lycéen.ne.s - Parents - Sans Paps) le 6 mars!", *Site coopératif d'infos et de luttes Paris - banlieue* (blog), March 4, 2018, <https://paris-luttes.info/ag-education-interfacs-lycen-ne-s-9626/>.
- 2 "The main goal of social dialogue itself is to promote consensus building and democratic involvement among the main stakeholders in the world of work. Successful social dialogue structures and processes have the potential to resolve important economic and social issues, encourage good governance,

advance social and industrial peace and stability and boost economic progress." International Labour Organization, "Social dialogue," n.d., <http://www.ilo.org/ifpdial/areas-of-work/social-dialogue/lang--en/index.htm/>.

- 3 "[Translation] You are accused of selling Occitania without the consent of its inhabitants [...]
You can see, as well as I do, that the place is no longer accessible since, as you've heard, I was sentenced to exile." Amassada, "La juge d'expropriation en exil," YouTube video, 1 min 54 sec, posted on September 29, 2018, https://www.youtube.com/watch?v=_W1QKP-b8aNQ/.

Chronométrie, temps atomisé, travail François Girard-Meunier

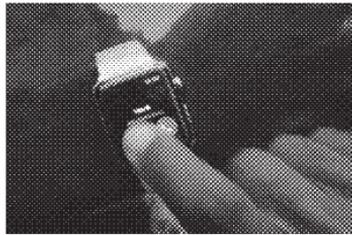
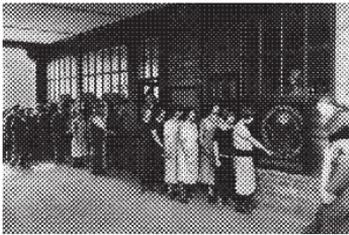
Le temps passe... et même s'il ne se voit pas, on peut en observer ses effets. Des récoltes s'épanouissent et se fanent, des populations naissent et vieillissent, et, à mesure que les saisons se succèdent, nous prenons conscience du caractère limité de la ressource qu'est le temps. Ainsi, il faut employer son temps judicieusement, nous suggère-t-on.

Dans les sociétés sans répit du 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, où le sommeil reste la dernière frontière du temps inexploitable,¹ on partage généralement son temps entre le travail salarié, les tâches ménagères, la satisfaction des besoins physiologiques, comme le repos et l'alimentation, et les soins octroyés aux autres et à soi-même. Alors qu'on souhaite faire un usage efficace de son temps, les activités mentionnées ci-dessus — jouant toutes un rôle dans la matrice qui produit le « travail salarié » — se conçoivent et s'opèrent dans un cadre de rationalisation. Cette logique est issue d'une conception *monochrome* du temps, elle s'observe dans la manière de structurer

- 1 L'Assemblée Générale inter-établissements Éducation Ile-de-France se prononce le 17 février 2018 contre la Loi relative à l'orientation et à la réussite des étudiants (ORE) qui selon eux « accélère la mise en concurrence des lycéen-ne-s, des étudiant-e-s [...] et des établissements. » Ils dénoncent « une sélection encore plus opaque et injuste [...] [qui] ouvre la voie vers des lycées et des universités à deux vitesses. » Dans « AG éducation (Interfac - lycéen.ne.s - Parents - Sans Paps) le 6 mars!, » *Site coopératif d'infos et de luttes Paris - banlieue* (blogue), 4 mars 2018. <https://paris-luttes.info/ag-education-interfacs-lycen-ne-s-9626/>.
- 2 « L'objectif principal du dialogue social en tant que tel est d'encourager la formation d'un consensus entre les principaux acteurs du monde du travail ainsi que leur participation démocratique. Les structures et les processus d'un dialogue social fécond sont susceptibles de résoudre des questions économiques et sociales importantes, de promouvoir la bonne gouvernance, de favoriser la paix et la stabilité sociale et de stimuler l'économie. » Organisation internationale du Travail, « Dialogue social, » s.d. <https://www.ilo.org/ifpdial/areas-of-work/social-dialogue/lang--fr/index.htm/>.
- 3 « Vous êtes accusée de vendre l'Occitanie sans le consentement de ses habitants [...] Vous voyez bien comme moi que l'on ne peut accéder sur les lieux puisque que comme vous l'avez entendu ma sentence c'est l'exil. » Amassada, « La juge d'expropriation en exil, » YouTube, 1 min 54 s, publié le 29 septembre, 2018. https://www.youtube.com/watch?v=_W1QKPb8aNQ/.

Chronometry, Atomized time, Labour

François Girard-Meunier



Left: *“Workers standing in line to use ‘Dey’ Time Register clocks” (1926 ca.) Source: Computer History Museum / International Business Machines Corporation (IBM) Archives.*

Right: *“Work hard and play harder with Apple Watch.” Still from Go Swim (December 2016), an advertisement for the Apple Watch Series 2.*

Time passes by... and although it can't be observed by our eyes, its effects can be seen: Crops flourish and die; people are born and get older; and, as the seasons move on, we're made aware that time is a finite resource. Hence, it should be used wisely, we're told.

In 24/7 societies that never stop, where sleep has become the last frontier of unexploitable time,¹ one usually spends time between waged labour, household activities, body maintenance activities such as cooking and resting, and activities of the care of others and the self. As individuals hope to make their use of time more efficient, the previously mentioned activities—all accountable in the matrix that produces “waged labour”—are conceived and performed under the scope of rationalization. This logic stems from a *monochronic* conception of time, as it is used to “structure both our daily lives and events that we are planning for the future,” with “schedules that must be followed: appointments that must be attended at a certain time, classes starting and ending at certain times, work schedules that start and end at certain times,” and so on.² On the other hand, *polychronic* cultures experience time as something fluid and irrelevant of the colonising power of the clock: “The arbitrary divisions of the clock face have little saliency in cultures grounded in the cycle of the seasons, the invariant pattern of rural life, community life, and the calendar of religious festivities.”³

Situating oneself in time has for most of human history been tightly related to the astrophysical phenomenon of the rotation of our planet on its axis and around the Sun, with pre-industrial cultures managing their time according to a diurnal schedule that maximized mostly agrarian activities according to light periods depending on the seasons.

The division of the day into hours of equal length only appeared on Western sundials in 1446, around seventy five years after Arab mathematician Abu'l-Hasan Ibn al-Shatir, using advances in trigonometry, had the thought to use a gnomon running parallel to the Earth's axis on sundials. Mechanical clocks appeared from as early as 1100 but had poor reliability and had to be constantly recalibrated. From the 14th century on, clock towers displaying time started to emerge within Western Europe, mounted in the strategic heights of centrally located buildings such as churches or city halls. Within one hundred years, striking clocks were a widespread public amenity, observable in smaller towns' centers as well.

Throughout history, chronometry, the "science" of time measurement, has aimed at developing and perfecting ever more precise and standardized time accountability techniques. The societal and political entanglements behind the push in western societies to perfect time measurement technologies can be read from a critical perspective, where human bodies are disciplined into a regime that facilitates the extraction, exchange, accumulation and surplus-value generation of their labour-time. Chronometry enabled time to become a transactable resource by quantifying it and affixing a value, benefitting merchants during the Middle Ages before profiting industrialists later on. The motivation for bringing clock towers to medieval towns at that time, discussed by both medieval expert Jacques Le Goff and British New Left historian E.P. Thompson, was tightly intertwined with the proliferation of the textile industry, which required from its laborers a new form of time discipline previously unseen.⁴ As more people moved from the countryside to work in factories a few hundred

sa vie quotidienne, avec des événements organisés à l'aide d'échéanciers qu'il faut respecter : des rendez-vous où l'on doit se présenter à l'heure entendue, des cours qui commencent et se terminent à des heures précises, et ainsi de suite.² En revanche, les cultures *polychroniques* ont une expérience plus fluide du temps dissociée du pouvoir colonisant de l'horloge : « Les divisions arbitraires de l'horloge ont peu d'importance dans les cultures ancrées dans le cycle des saisons, le modèle routinier de la vie rurale, la vie en communauté et le calendrier des fêtes religieuses. »³

Se situer dans le temps était pour la plupart de l'histoire humaine une faculté étroitement liée au phénomène astrophysique de la rotation de la Terre sur son axe et autour du Soleil, avec des cultures préindustrielles gérant leur temps selon un horaire diurne qui visait surtout à optimiser les activités agricoles en fonction du jour changeant au gré des saisons. La division de la journée en heures de durées égales n'apparaît sur les cadrans solaires occidentaux qu'en 1446, environ 75 ans après que le mathématicien arabe Abu'l-Hasan Ibn al-Shatir eu l'idée, en se basant sur les

avancées en trigonométrie, d'utiliser un gnomon, tige verticale parallèle à l'axe de la Terre, sur les cadrans solaires. Les premières horloges mécaniques, arrivées aussi tôt qu'en l'an 1100, étaient peu fiables et devaient être constamment recalibrées. À partir du XIV^e siècle, on commença à ériger des tours d'horloge en Europe occidentale. Elles étaient fixées stratégiquement dans les hauteurs des bâtiments situés au centre des villes, comme les églises et les hôtels de ville. Moins de cent ans plus tard, les horloges à sonnerie faisaient partie des installations publiques courantes, même au sein des petites villes.

Au cours de l'histoire, la chronométrie, « science » de la mesure du temps, a eu pour finalité le développement et le perfectionnement de techniques toujours plus précises et normalisées. L'enchevêtrement de causes politiques et sociétales derrière la pression des sociétés occidentales à perfectionner ces technologies de mesure du temps peut être interprété d'un point de vue critique selon lequel des corps humains sont disciplinés dans un régime qui facilite l'extraction, l'échange et l'accumulation de leur temps de travail, et la génération de

plus-value. La chronométrie a permis au temps de devenir une ressource échangeable et impliquée dans des transactions en la quantifiant et en y attribuant une valeur, au bénéfice des marchands de Moyen Âge et des industriels par la suite. La motivation derrière la mise sur pied de tours d'horloge dans les villages médiévaux à cette époque, sujet abordé par le médiéviste Jacques Le Goff et l'historien britannique de la Nouvelle gauche E. P. Thompson, était en étroite relation avec la prolifération des industries textiles qui exigeaient des ouvriers une nouvelle forme de discipline temporelle inexistante auparavant.⁴ À mesure que les populations rurales quittèrent leur campagne pour travailler dans les usines quelques centaines d'années plus tard, la nécessité pour les travailleurs de se conformer à un rythme de travail imposé par l'horloge s'est accentuée. Les industriels ont su profiter de l'éthique protestante prévalente à l'époque valorisant discipline, frugalité et travail acharné. « Que le temps de ton Sommeil ne soit suffisant qu'à ce que requière ta santé ; Car le temps précieux ne doit pas être gaspillé dans la fainéantise », « habille-toi rapidement », « poursuit ton

ouvrage avec une assiduité constante. »⁵ Les propriétaires d'usine devinrent « possesseurs du temps », au sens propre comme au sens figuré, en maîtrisant et en contrôlant les heures de travail ainsi que les appareils servant à les mesurer, ayant la possibilité de scrupuleusement modifier le quart de travail des ouvriers en les faisant commencer plus tôt, terminer plus tard ou en diminuant la durée de leur pause-repas.⁶

Les progrès en horlogerie continuèrent à contribuer à la révolution industrielle grâce à des améliorations apportant toujours plus de précision vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle.⁷ Après la Première Guerre mondiale, le nombre de propriétaires de montre dans la classe ouvrière décuplait suite à la distribution de ces dernières par les armées à leur personnel comme pièce d'équipement obligatoire pour la synchronisation des opérations, dérobant ainsi aux propriétaires d'usine le monopole de la mesure du temps.⁸ Toutefois, les ouvriers ordinaires ne sont pas pour autant devenus propriétaires de leur temps, étant désormais constamment astreints au régime industriel du temps. La montre, premier type de prothèse cybernétique, supplante l'interprétation

years later, the requirement of workers to be disciplined into “working by the rhythm of the clock” was extended. Industrialists benefitted from the prevalent protestant ethic of the time which valued hard work, discipline and frugality. “Let the time of your Sleep be so much only as health requireth; For precious time is not to be wasted in unnecessary sluggishness”, “quickly dress you”, “and follow your labours with constant diligence.”⁵ Factory owners would both literally and metaphorically “own time,” possessing and controlling their workers’ time as well as the devices that measured it, being able to unscrupulously alter their laborers’ work time by having their shift start earlier or ending later, or cutting minutes on the duration of their lunch breaks.⁶

Advancements in horology continued to profit the industrial feat with further improvements in precision over the late 19th and early 20th century.⁷ After World War I, working-class ownership of wristwatches skyrocketed as a consequence of armies distributing them to their personnel as standard equipment for manoeuvre synchronization, and factory owners lost their monopoly in the measurement of time.⁸ But this did not mean that common workers came to “own” their time: they could now be permanently inflicted and regulated by the industrial time regime, with the wristwatch being the first kind of “cybernetic prosthesis” palliating the body’s naturally flexible interpretations of time unsuitable for rationalized factory life.

Since the turn of the 21st century, wristwatch wearers declined as smartphones gained in popularity. Watch-replacing phones have become even more advanced prostheses, synchronizing human bodies with contemporary time regimes more effectively than ever before.⁹ Bundled with “productivity”

and tracking apps alongside their “alarm” and “clock” functionalities, these devices, by making their users’ experience digitized and connected, make the pledge of helping them “optimize themselves,” have them “save time” and “increase their efficiency” in various aspects of their daily lives. An illustration of this discourse of maximizing one’s life experience in terms of capitalist productivity can be observed in the “quantified self” movement and their return to watches as “smart” watches supplied with body-tracking functionalities. Concurrently, the rise of the attention economy and the atomization of labour, in which surplus value is produced through short instances of labour in a just-in-time fashion, has thrived with the help of these digital technologies.¹⁰ The remaining question concerning us is to which extent these technologies will pursue their penetrative quest to colonize human bodies under the assumptions of time-saving and ease-of-use. Thinking about the example of the washing machine, popularized as a liberating technology supposed to save the time of early 20th century housewives that ended up causing the opposite by having their users washing clothes more often,¹¹ it would be wise to reconsider what “time-saving” actually implies in a capitalist regime that aims at recapturing this very time for its own sake. Time can never be “saved,” it is always “spent.”

- 1 “As the relentless financialization of previously autonomous spheres of social activity continues unchecked, sleep is the only remaining barrier, the only enduring ‘natural condition’ than capitalism cannot eliminate.” In Jonathan Crary, *24/7: Late Capitalism and the End of Sleep* (London: Verso Books, 2014), 74.
- 2 Nick Lewis, “Chronemics,” last modified November 17, 2003, <https://web.archive.org/web/20050215155552/http://www.colostate.edu/Depts/Speech/rccs/theory80.htm/>.
- 3 Lewis, “Chronemics”.

- 4 Jacques Le Goff, "Labor Time In The 'Crisis' Of The Fourteenth Century: From Medieval Time To Modern Time," *Time, Work & Culture In The Middle Ages*, trans. Arthur Goldhammer, (Chicago: University of Chicago Press, 1982), 43-52.
- 5 This quote from *The Poor Man's Family Book* (1681) by Richard Baxter has been analyzed by E.P. Thompson as one among the many examples from that time of religious guides instilling an industrious morality in E.P. Thompson, "Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism," *Past & Present*, no. 38 (December 1967): 88.
- 6 Thompson, "Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism," 86.
- 7 Among these advancements are Willard Le Grand Bundy's "invention" of a time clock for recording employees in 1888, Frederick Winslow Taylor's work in the discipline of "Scientific Management" in 1911, and Frank B. and Lillian M. Gilbreth's development of a methodology aiming at optimizing performative aspects of labour by combining the use of the film camera and the stopwatch in 1924.
- 8 "By the end of the War, almost all enlisted men wore a wristwatch, and after they were demobilized, the fashion soon caught on—the British *Horological Journal* wrote in 1917 that '...the wristlet watch was little used by the sterner sex before the war, but now is seen on the wrist of nearly every man in uniform and of many men in civilian attire.'" Wikipedia contributors, "History of watches," Wikipedia, The Free Encyclopedia, accessed September 18, 2018, https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=History_of_watches&oldid=871410659/.
- 9 Enrique Dans, "The Swiss Watch Industry Is Being Given A Painful Lesson In Rationality," *Forbes*, May 19, 2017, <https://www.forbes.com/sites/enriquedans/2017/05/19/the-swiss-watch-industry-is-being-given-a-painful-lesson-in-rationality/#19b3e3ef30f1/>.
- 10 "In a certain sense, cellular phones realize the dream of capital: that of absorbing every possible atom of time at the exact moment the productive cycle needs it. In this way, workers offer their entire day to capital and are paid only for the moments when their time is made cellular."

naturelle et flexible du temps par le corps humain, considérée inadéquate pour la vie rationalisée au sein de l'usine.

Au tournant du XXI^e siècle, le port de la montre devient de moins en moins fréquent alors que le téléphone intelligent gagne en popularité. Cet appareil qui tend à remplacer cette dernière semble devenu une prothèse bien plus avancée qui synchronise plus efficacement que jamais le corps humain aux régimes contemporains du temps.⁹ Avec ses applications de suivi et de productivité, et ses fonctions d'horloge et d'alarme, cet appareil s'engage à aider l'utilisateur à « s'optimiser », à lui faire « gagner » du temps et à « augmenter son efficacité » dans divers aspects de sa vie quotidienne en lui offrant une expérience numérique et connectée. Pour illustrer ce discours sur l'optimisation de l'expérience de la vie en ce qui a trait à la productivité capitaliste, on peut penser au mouvement *quantified self* (mesure de soi) et au retour de la montre sous sa nouvelle version « intelligente » qui contient une pléthore de fonctions permettant d'accumuler des données relatives à son corps. Simultanément, la montée de l'économie de l'attention et de l'atomisation du travail, dans laquelle une plus-value est

réalisée au moyen de courtes périodes de travail à la manière de la production juste-à-temps, semble aller de pair avec ces technologies numériques.¹⁰ La question restante est de savoir dans quelle mesure ces technologies continueront leur quête pénétrante de colonisation du corps humain sous le couvert de la convivialité et du gain de temps. En considérant l'exemple de la machine à laver, qui a été popularisée au début du XX^e siècle comme une technologie de libération visant à faire gagner du temps aux ménagères, mais qui a fini par provoquer l'effet inverse en augmentant la fréquence de lavage des vêtements,¹¹ on aurait intérêt à revoir ce que « gagner du temps » signifie réellement dans un régime capitaliste qui a pour objectif de se réapproprier ce dit temps pour son propre motif. Le temps ne peut jamais être « économisé », il est toujours « dépensé ».

*Traduit de l'anglais par
Pier-Antoine Lacombe*

1 « Dans ces conditions, la financiarisation sans répit de sphères autrefois autonomes de l'activité sociale se poursuit de façon incontrôlée. Le sommeil est la seule barrière qui reste, la seule

- "condition naturelle" qui subsiste et que le capitalisme ne parvient pas à éliminer. » Jonathan Crary, 24/7, *Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, trad. Grégoire Chamayou (Paris : La Découverte, 2014).
- 2 Nick Lewis, « Chronemics, » Colorado State University, dernière modification le 17 novembre, 2003, <https://web.archive.org/web/20050215155552/http://www.colostate.edu/Depts/Speech/rccs/theory80.htm/>.
- 3 Lewis, « Chronemics ».
- 4 Jacques Le Goff, « Labor Time In The "Crisis" Of The Fourteenth Century: From Medieval Time To Modern Time, » *Time, Work & Culture In The Middle Ages*, trad. Arthur Goldhammer (Chicago : University of Chicago Press, 1982), 43-52.
- 5 [Traduction]. Cet extrait provient de *The Poor Man's Family Book* (1681) de Richard Baxter et a fait l'objet d'une analyse de E.P. Thompson parmi de nombreux exemples de l'époque où les guides religieux inculquaient une moralité industrielle du travail « laborieux ». E. P. Thompson, « Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism, » *Past & Present*, no 38 (1967) : 88.
- 6 Thompson, « Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism », 86.
- 7 Parmi ces innovations, citons l'horloge pointeuse de Willard Le Grand Bundy permettant d'enregistrer les heures de travail des employé.e.s en 1888, le travail de Frederick Winslow Taylor dans le domaine de l'organisation scientifique du travail en 1911, la méthode développée par Frank B. et Lillian M. Gilbreth visant à optimiser le rendement du travail en combinant l'utilisation d'un appareil photographique à pellicule et d'un chronomètre en 1924.
- 8 « À la fin de la guerre, presque tous les hommes enrôlés portent une montre-bracelet, et suite à leur démobilisation, celle-ci devient vite à la mode — le journal anglais *Horological Journal* écrivait en 1917 que "... la montre-bracelet, qui était peu utilisée par la gente masculine avant la guerre, est maintenant visible sur les poignets de presque
- chaque homme en uniforme et de plusieurs hommes en tenue civile" » [Traduction]. Contributeurs-trices de Wikipédia, « History of watches, » Wikipédia, l'encyclopédie libre, page consultée le 18 septembre 2018, https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=History_of_watches&oldid=871410659/.
- 9 Enrique Dans, « The Swiss Watch Industry Is Being Given A Painful Lesson In Rationality, » *Forbes*, 19 mai 2017, <https://www.forbes.com/sites/enriquedans/2017/05/19/the-swiss-watch-industry-is-being-given-a-painful-lesson-in-rationality/#19b3e3ef30f1/>.
- 10 « D'un certain sens, les téléphones portables réalisent le rêve du capital : celui d'absorber chaque atome possible de temps au moment exact où les cycles productifs en ont besoin. De cette façon, les travailleurs et travailleuses offrent leurs journées entières au capital et sont payé.e.s uniquement pour ces moments où leur temps devient cellulaire », [Traduction]. Franco « Bifo » Berardi, *The Soul At Work, From Alienation To Autonomy* (Los Angeles : semiotext(e), 2009), 90.
- 11 Joann Vanek, « Time Spent in Housework, » *Scientific American*, vol. 231, n° 5 (1974) : 116–121.

Image de gauche : Travailleuses faisant la queue pour utiliser une horloge pointeuse Dey (vers 1926)
Source : Computer History Museum/Archives de IBM (International Business Machines Corporation).

Image de droite : « Work hard and play harder with Apple Watch. »
Image tirée de la publicité *Go Swim* pour Apple Watch Series 2 (décembre 2016).

Franco “Bifo” Berardi, *The Soul At Work: From Alienation To Autonomy* (Los Angeles: semiotext(e), 2009), 90.

- 11 Joann Vanek, “Time Spent in Housework,” *Scientific American*, Vol. 231, N° 5 (November 1974): 116–121.

Les filles de l'Omelette
Juliette Cazalic

On est en plein été 2018, un mois de juillet étouffant.
Au cœur d'un ancien quartier populaire, devenu le centre touristique de Bruxelles, le goudron brûle, le soleil tape contre le verre et l'acier de la ville. La canicule!
Celle qui prend le dernier souffle des vieillards et qui fait la une du journal télévisé.

Les commerçants et les clients du quartier se plaignent, nous dormons mal, nous continuons le travail. Ici, à l'Omelette, on ne ralentit pas pour 10 °C de trop.

Nous épongeons nos fronts, relevons nos manches, savonnons nos aisselles.
L'été nous meurtrit, mais la machine ne décélère pas. Nous défions le soleil, continuons à lutter contre lui avec orgueil.
Pas de temps pour les saisons.

À l'Omelette les frigos tournent à fond, 36 °C à l'intérieur.
Au plafond, les ventilateurs battent l'air et donnent une vague sensation de fraîcheur.
La grande baie vitrée qui fait office de façade réfléchit la lumière et amplifie la chaleur. Elle donne une vision panoramique aux passants sur la salle du restaurant, annule la frontière entre la rue et l'intérieur.
Pas d'erreurs possibles dans nos gestes. Voisins adjacents, commerçants, clients, tout le monde ici nous voit grâce à elle.
L'espace est transparent, l'air palpable.

K. est artiste, M.L. est danseuse, C. est artiste,
F. est architecte, M. est graphiste.

Pour la plupart d'entre nous, nous avons
fini nos études,

nous sommes serveuses à mi-temps.

Nous continuons à exécuter nos tâches.

Essayer une centaine de couverts en moins
d'une demi-heure et ne jamais être remerciées
pour cela. Penser que c'est ça qui nous fait tenir,
la brillance de l'inox.

Effacer les traces de gouttelettes.

S'appliquer avec un essuie bien sec.

Faire disparaître toutes les taches.

Le bruit de la foule qui mastique, inlassablement,
les patates transgéniques,
trop grosses, piquées pour être plus belles,
présentables, convaincantes,
découpées en six morceaux baignés dans la sauce.

Sans goût, ni odeur,

l'hygiène toujours.

Tout couper en rondelles, en cubes,
en morceaux menus,
en six.

Fragmenter, peler, diviser, installer,
hacher, essuyer, mastiquer, digérer,
évacuer, recommencer.

Serrer son tablier bien fort,

au-dessus des hanches.

Attacher ses cheveux convenablement.

S'excuser.

Disparaître dans un couvert.

The Omelette Girls

Juliette Cazalic

Middle of Summer 2018,
a suffocating July.
In the heart of a working-class
neighbourhood, now a touristic
centre in Bruxelles,
tar burns,
the Sun bounces off the city's
glass and steel.
A heatwave!

One that takes the last breath
of the elderly away and makes
newsroom's breaking news.

Businesses and clients all
around complain,
we sleep poorly, yet we keep
on working.
Here, at l'Omelette, no one
stops for a mere extra 10 °C.

We wipe the sweat off our brows,
roll up our sleeves,
soap our underarms.
Summer wounds us
but doesn't slow down
the machine.
Defying the sun, we keep
fighting out of pride.
No time to cater to seasons.

At l'Omelette, fridges run full
speed, a cool internal 36 °C.
On the ceiling, fans flap away
the air and give a fleeting
sensation of a cool breeze.
The great, front facing, bay
window, bounces light and
amplifies heat.
It offers passerby a panoramic

view of the restaurant's dining
area, cancelling the boundary
between the street and the
inner space.

No room for mistake in our
daily tasks.

Next door neighbours,
merchants, clients, all can
see us through it.
Space becomes transparent,
air, tangible.

K. is an artist, M.L a dancer,
C. another artist, F is an
architect, M. a graphic designer.
Most of us have graduated
already,
are part-time waitresses.
We continue to execute
our tasks.

Wipe off hundreds of plates
in less than a half-hour and
never be thanked for it.
As if we strive for this sole
purpose, the stainless
steel's shine.

Remove all traces
of waterdrops
Meticulously, with an
extra-dry towel.
Wash away all stains.

The noise of a crowd
masticating, endlessly,
transgenic potatoes,
too large, pricked up to be
prettier, more presentable,
believable,
diced up in 6 pieces marinating
in sauce.

Tasteless, odourless,
hygiene reigns supreme.

Cut everything in slices, dices,
tiny pieces,
in six.

Fragment, peel, quarter, install,
mince, wipe off, chew, digest,
eliminate, start over.

Tightly tie your apron,
above your hips.
Tie, properly, your hair.
Apologize.
Disappear with a plate.

Smile, serve.

Just a detail,
That afternoon we are only
three holding up the bar,
M.L., F. and I. No boss,
no manager present
at the moment.
We haven't been working here
long, barely a month.
Their absence is a breath
of fresh air,
we relax a bit, chat between us,
the work is less tedious.
Obviously, we continue to
serve clients at the best of our
capacities.

Folding napkins,
pouring coffees.

The mood is much lighter
than usual.
M.L.'s brother came by
to see her, resting at a table,
close enough

to the kitchen's countertop.
M.L. is happy to see him and
it alleviates work.
She offers him a coffee.
Naturally and without saying,
we agreed
all three not to ask M.L.'s
brother to pay.
Now, we almost feel at
home, part-time owner
of L'Omelette.

The absence of supervision
allows us liberty and we may
choose to invest in more
profitable endeavours.
We converse with clients, treat
them better and are, overall,
less expeditious.
Between us reigns peace
and harmony.
We have forgotten how
dreadful and boring
our tasks are.
We exchange our views and
critiques on various books,
movies, music.
We read our horoscopes, get
to know each other.
We talk about our fears, our
health issues, our boyfriends,
our families.

Regardless of our enthusiasm,
it only lasts an afternoon.
That very night, Y., our boss,
returns furious.
He brings us back to reality,
our existence as waitresses.
Unbeknownst to us, as no one
had mentioned it,
directly facing us,

Sourire, servir.

Un détail,

Cet après-midi-là nous ne sommes que trois à tenir le bar, M.L., F. et moi. Ni le patron ni la *manager* ne sont présents.

Ça fait peu de temps que nous travaillons ici, un mois à peine.

Cette absence nous donne un nouveau souffle, nous nous détendons un peu plus, discutons entre nous,

le travail est moins pénible.

Bien sûr, nous continuons à servir les clients du mieux que nous pouvons.

Plier les serviettes,
faire couler les cafés.

L'atmosphère est beaucoup moins lourde désormais.

Le frère de M.L. est venu la voir ici, il s'est installé à une table, assez proche du comptoir de la cuisine.

M.L. est contente de le voir et cela soulage le travail.

Elle lui propose de boire un café.

Naturellement et sans le verbaliser nous nous sommes arrangées toutes les trois pour ne pas faire payer le frère de M.L.

Maintenant, nous nous sentons presque chez nous, patronnes de l'Omelette à mi-temps.

L'absence de hiérarchie nous laisse de la place et nous pouvons décider de nous investir autrement.

Nous discutons avec les clientes, les traitons mieux et sommes moins expéditives.

Entre nous règne un climat doux et harmonieux.

Nous avons oublié que nous exécutions des tâches pénibles et sans intérêt.

Nous échangeons nos points de vue et critiques

sur tel ou tel livre, film, morceau de musique.
Nous nous lisons l'horoscope, apprenons à mieux
nous connaître.
Nous parlons de nos doutes, nos problèmes
de santé, nos mecs, nos familles.

Malgré notre enthousiasme, ça ne dure
qu'un après-midi.
Le soir même, Y. le patron revient furieux.
Il nous ramène à une réalité,
notre existence de serveuse.
Nous ne le savons pas, car personne ne nous
en a informées auparavant,
mais face à nous,
trois caméras directionnelles sont plantées au plafond.
Une face au bar, une face à l'entrée, une un peu de
côté proche du plan de travail de la cuisine.
Il nous voit.
Notre confiance lui fait peur.

Il arrive ce soir, et il connaît nos gestes,
nos mouvements, nos manigances.
Il sait qui a fait couler le café, qui a découpé
la part de tarte, qui a déposé le café sur le plateau
et qui l'a porté.
Ses yeux noirs, son âge, sa taille, son autorité
nous laissent sans mots,
rattrapées par la honte d'avoir mal agi.
La même que l'on éprouve enfant lorsque l'on
enfreint les règles,
ce sentiment profond d'être mauvaise,
perverse.

Il hurle,
Il dit qu'il connaît ça lui, les combines
des serveuses dans les bars,
celles qui veulent toujours plus que ce qu'elles ont déjà.

three surveillance cameras
 fixed on the ceiling.
 One at the bar, one at the entry,
 one a bit closer
 to the kitchen workstation.
 He sees us.
 Our confidence scares him.

When he arrives this evening,
 he knows our every moves
 and shenanigan.
 He knows who poured the
 coffee, who sliced the pie,
 who placed
 the coffee pot on the serving
 tray and who served it.
 His dark eyes, his age, his size,
 his authority leave us speechless,
 caught in the shame of
 wrongful behaviours.
 The same feeling experienced
 as children when breaking rules,
 the profound sentiment
 of being wrong,
 naughty.

He screams,
 He says he knows, those little
 bar employee games,
 girls always asking for more
 than they already have.
 We no longer oppose him, the
 deeds are done, recorded,
 we have betrayed him.
 None of us thinks of telling him;
 we weren't informed of the
 presence of cameras,
 it should have been mentioned
 in our contracts,
 this is an illegal practice.
 We are mute, petrified
 in our guilt.

Nothing shields us from
 his words,
 nor from the wrath of
 his judgement.

Y. the boss asks M.L. to pay for
 her brother's expenses.

This detail hurts.
 Afterwards, we want to devise
 a plan, a finely imagined coup.
 Sabotage the business, at least
 for a while.
 And then, leave, all at once:
 no more waitresses, no more
 L'Omelette.
 An empty transparent space,
 without workforce, action,
 without humiliation.

Y. the boss is ahead of us as
 he fires the girls one by one,
 the team changes every day,
 we don't even get to know
 each other.
 As a girl leaves, another
 waltzes in,
 and we never got to put the
 plan into action.

*Translated from French by
 Alexandra Provencher.*

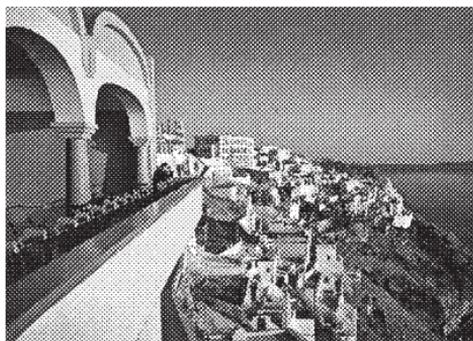
Nous ne le défions plus, les faits sont là,
enregistrés, nous l'avons trahi.
Aucune d'entre nous ne pense à lui répondre ;
nous n'étions pas informées pour les caméras,
cela devrait être stipulé dans nos contrats,
cette procédure est hors la loi.
Nous sommes muettes, cristallisées par la culpabilité.
Plus rien ne nous protège de ses mots
ni de la violence de son jugement.

Y. le patron demande à M.L. de payer pour son frère.

Ce détail nous fait mal.
Après ça, on veut monter un plan, une stratégie
bien ficelée.
Faire couler l'entreprise, au moins pour un temps.
Toutes partir ensemble, au même moment :
plus de serveuses, plus de clients, plus d'Omelette.
Un espace transparent, vide,
sans main d'œuvre, sans actions, sans humiliations.

Y. le patron nous devance, il vire les filles
au compte-goutte,
l'équipe change chaque jour, nous n'avons
plus le temps de nous connaître.
Quand une fille part une autre arrive,
nous n'avons jamais mis le plan en pratique.

Come on down to see us!
 (Venez donc nous voir!)
 Laure Bourgault



À gauche: « *THIRA – Vue partielle de Phira* »,
 carte postale, ca. 1981.

À droite: *L'observateur est perché sur un grand balcon. Dans ses mains, une paire de jumelles pour scruter les détails de la côte, ou alors un mouchoir placé stratégiquement en visière pour couper les rayons du soleil puissant qui aveugle. Devant lui, le paysage s'ouvre, « une vraie vue de carte postale »! Mais l'effet est ici redoublé: captif de la carte postale, l'observateur se fait figure et devient l'observé.*

*Walk along
An easy walk right along
with great
if you're from*

*Beautiful, peaceful
can be a quick
or a longer one if you choose.*

*If you have never before
then
is a must*

Un corps pénètre dans l'espace d'une carte, la gravité le lie au sol. L'expérience de la ville est immédiate (un contact physique), mais pourtant informée, *médiatisée*, par le dispositif cartographique. Car ne s'agit-il pas bel et bien d'un travail : celui du document ou de l'application qui présente les méandres (routes, rivières, briques et ponts) d'un espace géographique et qui agit sur les modes d'interaction possibles avec cet espace, maintenant parcouru à pied ? La carte, mais aussi tous ces guides touristiques, brochures publicitaires et documents toujours intéressés nous informent sur un lieu et, ce faisant, le fondent. Si les corps au repos demeurent largement conditionnés – dans l'espace d'une ville inconnue ou dans celui, prisé, de la station balnéaire –, observons les négociations toujours renouvelées de notre passage dans des lieux touristiques, mais avant tout habités.

À l'été 2018, je me suis retrouvée pour la première fois depuis longtemps dans une succession d'endroits qui m'étaient inconnus, que je visitais pour un court laps de temps : dans la position parfois inconfortable qu'est celle de touriste et avec comme outils mon corps – toucher, regarder, goûter – et

diverses *apps* de navigation, cartographies plus ou moins déficientes. Incertaine de la cohérence de ma présence dans ces lieux, mais néanmoins avide de découvertes ; autonome de tout contexte professionnel à même de justifier (illusoirement, peut-être) un gros brûlage aérien de gaz, j'étais prête à découvrir les paysages mythiques de la côte grecque.

Le geste touristique est-il un geste spécialisé ou, au contraire, en est-il l'opposé ? Certaines activités semblent en effet enclines à la spécialisation gestuelle : la pêche, ou alors le ski nautique. Prendre la pose, regarder à travers des jumelles, contempler. S'il existe selon les métiers de telles choses que des « chorégraphies professionnelles »,¹ le tourisme est-il la part cachée des professions – une détente dont les gestes et attitudes demeurent largement prescrits ? *Come on down to see us!* / *Spend a leisurely afternoon*. Peut-on parler d'un savoir-faire touristique ? Et, dès lors, peut-on jouer (*to act*) à jouer (être touriste) ?

La scène se passe sur une place bordée de très vieilles pierres, près de l'eau. L'espace, peuplé sans être bondé, semble être propice à la détente. Là, on retrouve X, Y et le chœur du voyage organisé.

X On nous a dit que c'était avant le train, mais qu'il faisait chaud d'un même soleil cru même soleil qu'aujourd'hui une même impression de fondre et que place Monastiraki ils et elles ont crié suants pour le droit d'aller à la plage, le droit de s'immerger.² Le bain de mer ouvrier qui dilue la sueur des labeurs dans l'eau salée, la ville se vide en août de ceux et celles qui peuvent encore se payer un billet de train.

Come on down to see us!

Laure Bourgault

*Walk along
An easy walk right along
with great
if you're from*

*Beautiful, peaceful
can be a quick
or a longer one if you choose.*

*If you have never before
then
is a must*

As a body penetrates the mapped space, gravity ties it to the ground. The experience of the city is immediate (through physical contact) and yet informed, mediated by the cartographic apparatus. For is it not fundamentally a work: that of the document or digital application representing the meanders (rivers, roads, bricks and bridges) of a geographical space and acting on the possible interactions with this space, now travelled by foot? Maps, tourist brochures, flyers and all those ever interested documents inform us of a location and, in doing so, construct it. If resting bodies remain largely conditioned—whether in the unknown city or the popular beach resort—let us observe our ever-renewed negotiations within touristic spaces,

locations that are always inhabited before all else.

In the Summer of 2018 I found myself for the first time in a while in a series of new places that I would visit for short periods of time, in the at times awkward position of the tourist, with only my body to touch, see, taste and some navigational apps, cartographies of dubious accuracy. Uncertain of the coherence of my presence in these places, but nonetheless eager for knowledge; lacking a professional or ethical framework to justify (if only deludedly) the airplane's massive fuel emissions, I was ready to discover the mythical landscapes of the Grecian coastline.

Is tourism a specialized occupation or precisely the opposite? Certain activities such as fishing or water skiing require specific skills. Posing, looking through binoculars, contemplating. If among professions there are such things as "technical choreographies,"¹ is tourism not then a hidden side of profession—a break in which gestures and behaviours remain largely prescribed? *Come on down to see us!/
Spend a leisurely afternoon.* Can we speak of touristic knowhow? And, consequently, can we play (act) the game (of tourism)?

The scene unfolds on a plaza bordered by ancient stones near the waterside. The space is busy but not crowded, and seems well suited for relaxation. There we find X, Y and the guided tour chorus.

- X We were told it was before the train but that the heat was of the same raw sun same as today's the same feeling of melting away and that Monastiraki's sweating people clamoured for the right to go the beach, the right to bathe.² The worker's swim that dilutes labour's sweat in the saltwater. Come August the town empties of anyone who can still afford a train ticket.
- Y Our tour guide spoke of a group of workers who upon receiving their wages would not work again until all the money was spent.
- X One afternoon, rummaging in my bag, my hands cannot find the map. The bus takes an unexpected turn, and we are dropped off one stop too late. We will need to estimate travelling distances, mentally measure the relationships between

places, but the city has changed orientation—a turn, a slippage eludes me.

- Chorus *Come on down to see us! Spend a leisurely afternoon!*
- Y Here our gaze is untrained, unfamiliar with the city, its movements, its regulations. We are vulnerable, for we are incapable of deciphering, reading. Our vulnerability is visible in our bodies in contrast—as young white tourists, our presence here where we are practically the only women betrays of our lack of knowledge of this neighbourhood. "Hey, Frenchie!" Cigarettes are offered and our presence is made fun of. Not quite amusement. No. More of a nonchalance, as when watching the pigeons busying themselves. It would seem that the right to gaze upon and the right to inhabit space are intimately related. *Male gaze/Gaze maze.*
- X In "The Eye of Power," Foucault describes the structure of control that is the panopticon: a circular prison where one observer, placed in a central tower, can see all cells without being seen.

- Y Notre guide nous a parlé d'un groupe dont les travailleurs et travailleuses, touchant leur paie, ne travaillaient plus jusqu'à ce que tout l'argent soit dépensé.
- X Un midi, mes mains fouillent dans mon sac, ne trouvent plus de carte. L'autobus prend un virage imprévu, on débarque un arrêt trop tard. Il va falloir estimer les déplacements, calculer mentalement les rapports entre les lieux, mais la ville a changé d'orientation – une rotation, un glissement m'échappe.
- Chœur *Come on down to see us! Spend a leisurely afternoon!*
- Y Ici, notre regard n'est pas entraîné, nous ne connaissons pas la ville, ses mouvements, ses codes. Nous sommes vulnérables, car incapables de déchiffrer, de lire. Notre vulnérabilité est transparente dans nos corps qui détonnent – jeunes touristes blanches, notre présence là où visiblement nous sommes presque les seules femmes témoigne de notre méconnaissance du quartier. « Hey Frenchie ! », on nous tend des cigarettes, on s'amuse de notre présence. Mais ce n'est pas exactement de l'amusement, ce n'est pas ça. Plutôt de la nonchalance, comme on regarde les pigeons s'affairer. Il me semble que droit de regard et droit à l'espace sont liés.
Male gaze / Gaze maze.
- X Dans *L'œil du pouvoir*, Foucault décrit le dispositif de contrôle qu'est le panoptique : une prison circulaire où un observateur, placé dans une tour centrale, peut voir à l'intérieur de toutes les cellules sans être vu.

Y Le regard est source de pouvoir
 et le pouvoir donne un droit de regard.
 Le regard est connaissance. Être capable
 de voir, c'est être capable de prévoir.
 Circularités ou *l'œuf et la poule* (la boucle
 est bouclée).

Chœur *Le tourisme [...] se résume tout entier en un
 seul mot : voir!*³

Peut-être faudrait-il renverser l'équation : parler d'un savoir-faire du regard, précédant un savoir-faire touristique, mais aussi toute connaissance localisée. Il y a plus d'un siècle, Paul Vidal de La Blache liait connaissance géographique et regard entraîné :

Rien ne vaut la vue et l'étude directe des phénomènes sur le terrain. L'observateur exercé peut y saisir des rapports multiples entre les facteurs physiques et l'homme, qui échappent à la description par le livre ou à la représentation par la carte. Mais vous pensez bien que pour être capable de faire ces observations sur le vif, il est nécessaire de savoir voyager, et de savoir regarder.⁴

Vous pensez bien ! Ici, un savoir-faire touristique est revendiqué et revêt une couleur positiviste : le regard éduqué du spécialiste est le seul à même de révéler la *vérité* du paysage. Si l'on ne peut nier la centralité du regard dans la lucrative industrie touristique, il me semble que celui-ci agit trop souvent comme pierre de touche dans un discours largement centré sur des enjeux de pouvoir-savoir. S'il est donc question d'un « savoir-faire », il doit être envisagé non plus seulement à partir de la perspective du touriste-regardant, mais également

Y The gaze is the source of power and power bestows the right to gaze. To gaze is to hold knowledge. To be able to see is to be able to foresee. Circularity, the chicken and the egg, the loop is closed.

Chorus *Tourism [...] can be summarised in one word: see!*³

Perhaps the equation should be reversed: begin by speaking of a knowledge of the gaze, preceding touristic savvy and local knowledge. More than a century ago, Paul Vidal de La Blache saw a connection between geographical knowledge and skilled observation:

Nothing compares to sight and direct observation of phenomena in the field. The trained observer can appreciate the interconnections between physical factors and man that escape a description in a book or a representation on a map. But you would be right in thinking that to be capable of those immediate observations one needs to know how to travel and see.⁴

Rightly so! Here, touristic knowhow is claimed and cast in a positivist light: the trained gaze of the specialist alone can reveal the *truth* of the landscape. Without denying the primary importance of the gaze in the lucrative tourism industry, I find it too often taken as standard in a discourse largely based on issues of power-knowledge. If there is such a thing as a “knowhow,” it must be conceptualized not only from the perspective of a tourist-observer but also through each participant in the industry. We must plunge into the heart of the production-consumption dynamics without oversimplifying—business transactions, infrastructures, and the administration of the workforce. I am left with some hazy, clinging impressions: a cold to-do list on the table of a professional Airbnb in a neighbourhood now overrun with temporary apartments; then a certain unease, at a street corner, when faced with unknown spaces and bodies bruised by life—not the ones from the shiny pages of touristic guides. What escapes the eye and what, precisely, sets the model.

*We had a surprise
It is the perfect
Plenty of
great*

*and with space for
You won't be disappointed
makes it so easy.*

*Translated from French by
Alexandra Provencher and
Robin Simpson*

- 1 Under the lenses of Alain Cavalier, the knife grinder repeats, tirelessly the same learned and honed gestures, commenting, solemn yet laughing (*Portraits*, 1987-91). Workers from *Theater from the Jungle* (2018), by Richard Igby and Marilou Lemmens, reproduce in a white room motions made in the factory.
- 2 Opened in July 1895, Monastirion train station was the first to connect Athens to Piraeus (the beach). It must be said that water streams had long been paved over in the city—a miracle solution for sanitation issues. Each day in fall 2012, a man connects his washer in the street and offers free access to those camping in front of his apartment.
- 3 [Translation]. Baudry de Saunierm, as quoted in "Tourisme," *Trésor de la langue française informatisé*, n.d., <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3877145715;>
- 4 [Translation]. Paul Vidal de La Blache, as quoted in Jean-Marc Besse, "La physionomie du paysage, d'Alexandre de Humboldt à Paul Vidal de La Blache," *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie* (Paris: Actes Sud, 2001), 112.

Left image: "THIRA — Partial view of Phira", postcard, ca. 1981.

Right image: The observer is seated on a large balcony. In his hands, small binoculars to scrutinize every detail of the coast, or maybe a handkerchief, strategically held as a paravent to intercept the strong and blinding sunlight. In front of him, an open landscape, "a real postcard view!" Although here the effect is repeated: captive of the postcard, the observer becomes the observed.

du point de vue des petites mains travaillant au service de l'industrie. Ne pas simplifier et plonger au cœur des dynamiques de production-consommation – transactions économiques, construction d'infrastructures, emploi d'une main-d'œuvre. Restent des impressions qui ne peuvent être simplifiées : une froide liste d'instructions sur la table d'un Airbnb professionnel dans un quartier où poussent désormais les appartements de passage ; puis un malaise, au détour d'une rue, face à l'espace inconnu et aux corps écorchés par la vie – pas ceux des pages lustrées des guides. Ce qui échappe à l'explication par le regard et ce qui, précisément, fait cas de figure.

*We had a surprise
It is the perfect
Plenty of
great
and with space for
You won't be disappointed
makes it so easy.*

- 1 Sous la caméra d'Alain Cavalier, la rémouleuse répète inlassablement les mêmes gestes appris et commente, grave et rieuse (*Portraits*, 1987-91). Les travailleurs et travailleuses de *Theater from the Jungle* (2018), de Richard Igby et Marilou Lemmens, reproduisent dans un espace blanc les mouvements effectués à l'usine.
- 2 Inaugurée en juillet 1895, la gare de Monastirion était la première à relier Athènes à Piraeus (la plage). Il faut dire qu'on avait pavé depuis longtemps les rivières en ville – une solution miracle contre les problèmes de salubrité. À l'automne 2012, un homme branche tous les jours sa machine à laver dans la rue et en donne libre accès à ceux et celles qui campent sur la place, devant son appartement.
- 3 Baudry de Saunierm, cité dans «Tourisme,» *Trésor de la langue française informatisé*, s.d., <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1002718650;>
- 4 Paul Vidal de La Blache, cité dans Jean-Marc Besse, «La physiologie du paysage, d'Alexandre de Humboldt à Paul Vidal de La Blache,» *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, (Paris : Actes Sud, 2000), 112.

Une bienheureuse contamination :
pratique de la radicale souplesse
Marie-Michèle Beaudoin



Marie-Michèle Beaudoin,
posture #1, 2018.

Mon pied droit planté au sol, mon pied gauche
sur la tête : je pratique la *radicale souplesse*.
Rien à faire, dans cette position je ne peux cacher
mon sexe et cela me cause parfois préjudice.
Comment cela est-il arrivé ? Difficile à dire.
Certain-e-s pourraient dire que j'ai toujours été
très souple : un don de la nature.
Certain-e-s que c'est mon père absent : un schéma
œdipien classique.
D'autres trouveront la cause chez ma mère :
un manque de discipline et un excès de liberté.
Et que dire de ceux qui en feront une cause sociale :
un fatal déterminisme.
Dans un univers où nos conditions d'existence sont
toujours précaires, mises en danger par différents
systèmes d'oppression ;
où les syndromes prémenstruels deviennent des
syndromes post-modernes, vacillant entre aporie
et pulsion d'auto-destruction ;
où les tendances eschatologiques font rêver
d'une révolution qui arriverait après une bonne
nuit de sommeil ;
où même la peau surproduit des armures déjà mortes ;
où le milieu universitaire anxigène donne lieu
à des épistémologies de survie ;
Quelle est cette posture ?
Je cherche toujours.
En guise d'indice, la sensation qui semble la plus
lointaine dans la mémoire :
le souvenir d'un étrange pincement au visage dans
le salon de mon enfance.
Une contamination !!!
Un lent mouvement dont il est difficile de
déterminer l'amorce.
Un contact mystique ?
Un appel de la nature ?
Une vocation communautaire ?

Un don prophétique ?

Un génie artistique ?

Une personnalité d'exception ?

Une fierté excessive ?

Un orgueil mal placé ?

Un exhibitionnisme narcissique ?

Une curiosité insatiable ?

Un problème d'autorité ?

Un complexe de l'imposteur ?

Vraiment, rien à faire.

La dimension originelle est insondable.

Tout ce qui fait sens dans cette posture n'est plus de *contenir*, mais de *sentir*.

Sentir comment les choses se diffusent et m'inondent.

Consentir à sentir.

Rester vigilante et choisir où mettre son attention : être radicale.

Radicale comme une hache.

Trancher.

Savoir ce qui dit juste et mettre de côté le reste, sans l'oublier.

Les mots sont d'une importance cruciale.

Ils ont des pouvoirs magiques, surtout lorsqu'on les récite à haute voix.

Être radicale comme une racine.

Oui, s'enraciner.

Savoir puiser dans les profondeurs.

Elles sont souvent insoupçonnées, et parfois oubliées.

Si les mots tendent à nous faire voler, des racines s'imposent.

Le pied dans le sol, ce qui nous chatouille les orteils peut parfois faire rire, inquiéter ou rassurer.

Ce qu'il faut toujours se rappeler :

l'invisible est un principe de réalité ;

l'invisible est foncièrement pragmatique ;

A Blissful Contamination:
 The Practice of Radical
 Suppleness
Marie-Michèle Beaudoin

My right foot planted in the ground, my left foot on my head: I practice *radical suppleness*.
 Nothing can be done, I cannot hide my sex in this position and it causes me prejudice sometimes.
 How did it happen? Hard to tell. Some would say I always was very limber: a gift of nature. Some, because of my absent father: a classical oedipal pattern.
 Others will find the reason in my mother: a lack of discipline and an excess of freedom. And what about those who will see it as a social cause: fatal determinism.
 In a universe where our living conditions are ever precarious, endangered by various systems of oppression;
 where premenstrual syndromes become postmodern syndromes, flickering between aporia and self-destructive impulses;
 where eschatological tendencies bring dreams of revolution, arriving right after a good night sleep;
 where even the skin over-produces ever-dead armours;
 where the stressful university environment gives rise to

epistemologies of survival;
 What is this stance?
 I am still searching.
 As a clue, the sensation that seems the farthest in my memory;
 the remembrance of a strange pinch to my face in the living room of my childhood.
 A contamination!!!
 A slow movement, whose trigger is hard to determine.
 A mystical contact?
 A nature's calling?
 A communal vocation?
 A prophetic talent?
 An artistic genius?
 An exceptional personality?
 An excessive vanity?
 A misplaced pride?
 A narcissistic exhibitionism?
 An insatiable curiosity?
 An authority problem?
 An impostor complex?
 Really, nothing can be done.
 The original dimension is unfathomable.
 All that makes sense, in this stance, is to no longer *contain*, but to *feel*.
 To feel how the things are diffusing and flooding me.
 To *consent to feel*.
 To remain watchful and to choose where to put our awareness: to be radical.
 Radical like an axe.
 To cut.
 To know what is right and leave the rest on the side, without forgetting it.
 Words are of crucial

importance.
 They have magical powers,
 especially when we recite
 them aloud.
 To be radical like a root.
 Yes, to take root.
 Knowing to draw from
 the depths.
 They are often unsuspected,
 and sometimes forgotten.
 If words tend to make us fly,
 roots are mandatory.
 Feet in the ground, what tickles
 us can sometimes make us
 laugh, uneasy or reassured.
 Here is what we must always
 remember;
 the invisible is a reality
 principle;
 the invisible is fundamentally
 pragmatic;
 the invisible is a fast-running
 form,
 the invisible is not more
 container than content;
 But in that case, am I invisible
 as well?
 Yes! Only when my eyes
 are closed.
 In the naked eye,
 I am contamination.
 I am blissful contamination.
 I am movement.
 I am a body at work, and
 a body that works.
 I am a working form.
 When I read, I am one with
 words.
 I am one with the writer's
 thought.
 My body is a place
 of consciousness.

My consciousness, as the
 perception of myself and the
 exterior world, attempts to part
 from the simplistic dualism and
 the teleological movements.
 She searches for circles.
 In one of them, I work the text
 and the text works me.
 In another, I eat and they eat me.
 I am fermenting, I am
 transforming.
 To think, to speak, to meet,
 to be in relation affects me.
 I am slow transfiguration,
 incessant markings.
 I am reflexive contamination.
 A movement impossible
 to retain.
 A movement that takes account
 of divergences.
 A movement that rallies without
 unifying.

*Readings that allowed me
 to write this text:*

Sara Ahmed, *Living a feminist
 Life* (Durham and London:
 Duke University Press,
 2017), 299.

Camille Ducellier, *Guide
 pratique du féminisme divina-
 toire* (Paris: Cambourakis,
 2018), 117.

Lauren Fournier (dir.),
Fermenting feminisms,
 (Laboratory for Aesthetics
 & Ecology, 2017), 111.

Émilie Hache (dir.), "Introduction:
 Reclaim Ecofeminism!," in
*RECLAIM: Recueil de textes
 écoféministes* (Paris:

l'invisible est une forme qui court très vite ;
l'invisible n'est pas plus contenant que contenu.
Mais dans ce cas, suis-je aussi invisible ?
Oui ! Seulement les yeux fermés.
À l'œil nu, je suis contamination.
Je suis bienheureuse contamination.
Je suis mouvement.
Je suis corps au travail et corps qui travaille.
Je suis une forme travaillante.
Lorsque je lis, je fais corps avec les mots, je les ingère.
Mon corps est lieu de conscience.
Ma conscience, comme perception de moi et du
monde extérieur, tente de se défaire d'un dualisme
simpliste et des mouvements téléologiques.
Elle cherche les cercles.
Dans un de ceux-ci, je travaille le texte et le texte
me travaille.
Dans un autre, je mange et l'on me mange.
Je me fermente, je me transforme.
Penser, parler, rencontrer, être en relation m'affecte.
Je suis lente transfiguration, marquages incessants.
Je suis contamination réflexive.
Un mouvement impossible à retenir.
Un mouvement qui tient compte des divergences.
Un mouvement qui rassemble sans unifier.

Lectures qui m'ont permis d'écrire ce texte

Sara Ahmed, *Living a feminist Life*. (Durham and London : Duke University Press, 2017), 299.
Camille Ducellier, *Guide pratique du féminisme divinatoire* (Paris : Cambourakis, 2018[2011]), 117.
Lauren Fournier (dir.), *Fermenting feminisms*, ed. (Laboratory for Aesthetics & Ecology, 2017), 111.
Émilie Hache (dir.), « Introduction : Reclaim Ecofeminism! », dans *RECLAIM : Recueil de textes écoféministes* (Paris : Cambourakis, 2016), 9–57.

Joanna Macy, « Agir avec le désespoir environnemental, » dans *RECLAIM: Recueil de textes écoféministes*, dir. Émilie Hache (Paris : Cambourakis, 2016), 161–182.

Pattie O'Green, « Accoter les aurores, » dans *Faire partie du monde : Réflexions écoféministes* (Montréal : Éditions du remue-ménage, 2017), 157–167.

María Puig de la Bellacasa, *Politiques féministes et construction des savoirs : « Penser nous devons ! »* (Paris : L'Harmattan, 2012), 254.

María Puig de la Bellacasa, « Divergences solidaires : Autour des politiques féministes des savoirs situés, » *Multitudes*, vol. 2, n°12 (2003) : 39–47.

Rosemary Radford Ruether, *New Women, New Earth: Sexist Ideologies & Human Liberation* (New York : The Seabury Press, 1983), 221.

Starhawk, *Rêver l'obscur : Femmes, magie et politique*, traduit de l'anglais par Morbic (Paris : Cambourakis, 2015), 380.

Isabelle Stengers et Thierry Drumm, *Une autre science est possible !* (Paris : Éditions La Découverte, 2017), 264.

Cambourakis, 2016), 9–57.
 Joanna Macy, "Agir avec le désespoir environnemental," in *RECLAIM : Recueil de textes écoféministes*, dir. Émilie Hache (Paris: Cambourakis, 2016) 161–182.

Pattie O'Green, "Accoter les aurores," in *Faire partie du monde : Réflexions écoféministes* (Montréal: Éditions du remue-ménage, 2017), 157–167.

María Puig de la Bellacasa, *Politiques féministes et construction des savoirs : « Penser nous devons ! »* (Paris: L'Harmattan, 2012), 254.

María Puig de la Bellacasa, "Divergences solidaires: Autour des politiques féministes des savoirs situés," *Multitudes*, vol. 2, n° 12 (2003): 39–47.

Rosemary Radford Ruether, *New Women, New Earth: Sexist Ideologies & Human Liberation* (New York: The Seabury Press, 1983), 221.

Starhawk, *Rêver l'obscur : Femmes, magie et politique*, trans. Morbic (Paris: Cambourakis, 2015), 380.

Isabelle Stengers and Thierry Drumm, *Une autre science est possible !* (Paris: Éditions La Découverte, 2017), 264.

Image 1: Marie-Michèle Beaudoin, *posture #1*, 2018

Image 2: Marie-Michèle Beaudoin, *posture #2*, 2018

*Translated from French by
 Gabrielle Pfalzgraf*



Marie-Michèle Beaudoin,
posture #2, 2018.

W

Mégane Voghell



Mégane Voghell, Cigale, 2018.

J'avance un corps dur dans une campagne pauvre.
La souris navigue mal les paysages, ma main
s'adapte à la sensibilité du contexte.

J'avance donc vers l'avant un corps emprunté,
cicatrisé, épais, aimable, apte, productif et tueur.
Vers la bousculade, un corps immortel à l'œuvre, un
corps que je désire habiter du tout bas de ma chaise.

Mon corps peut accomplir, conquérir, pénétrer lieux
et autres. Il peut, à l'aide d'une arme, transpercer,
aimer, tuer.

Du tout creux de ma chaise mon corps désire. Sobre,
patient, alerte, mais mou, mal, infecté. Il se diffuse, il
extrapole, il se projette en un autre par mes quelques
doigts qui s'activent.

J'accomplis en ne produisant rien, j'accomplis
au sein d'une narration semi-libre, une nage
synchronisée.

w

1

Shift et clique droit

«Je ne suis pas curieuse»

Alt + a

clique droit, clique droit, clique droit

«La terre à celles et ceux qui la travaillent»

**Loot:*

EMPTY VIAL

**Take*

J'ai tué tous mes adversaires, leur visages sont déchirés, je peux récupérer leurs objets. Les paysans sont libres. Corps jouant, corps joué.

Level up

Prochain village, prochaine quête.
Nous nous donnons de l'amour comme si la limite
de nos corps n'est pas suffisante.
Comme si se suffire ne semble plus une option,
car il en faut des baisers pour se sentir vivre.
Nous en ressortons meurtris, avec une peur de fin
du monde nivelée, toujours plus raffinée.

Level up

Le jour de l'assermentation :
Manches de toges frottants poignets,
les hommes parlent.
Il n'en fallait pas moins pour affirmer,
officialiser le statut puis s'asseoir.

Level up (cymbalisation)

Je peux finalement toucher la cigale.
Sans vouloir l'atteindre, je perçois vivement le village
ESSENCE, haut perché dans un nid fortifié.

J'observe des individus plantés dans des pots
d'engrais spécialisés.
Ils ne voient pas l'autour des choses. Ils sont bien
nourris au carbone.
Chaque jour ils montrent d'un pli le goût du jour,
chaque jour leurs postes sont occupés.
Ils irritent les détails à en détester leur prochain,
ils s'absorbent en eux-mêmes et réussissent.
Ils mangent des sandwiches payées par la compagnie
en silence ou en discutant.
Dans tous les cas, en silence : pour la croissance
et pour le pire.
Connaissants, ils s'abandonnent à des élans passion-
nels de conversations à la mode.
Ils se font les corps, ils se filent des chlamydias.

W

Mégane Voghell

I move a hard body forward
in a poor countryside. The
mouse navigates landscapes
with difficulty, my hand adapts
to the context's sensibility.

I thus move a borrowed body
forward, scarred, thick, aimable,
apt, productive and murderous.
Towards the scramble, an
immortal body at work, a body
I wish to inhabit from the
bottom of my chair.

My body can accomplish,
conquer, penetrate places and
others. It can, with the help of
an arm, pierce, love, kill.

From the hollow of my chair
my body desires. Sober,
patient, alert but limp, bad,
infected. It diffuses itself,
it extrapolates, it projects
itself into another with some
of my fingers, activating
themselves.

I accomplish by producing
nothing, I accomplish within
a partly free narration,
synchronised swimming.

w

1

Shift and right click

"I am not curious"

*Alt + a**right click, right click, right click*

"The earth to those who work it"

**Loot:*

EMPTY VIAL

**Take*

I killed my enemies, their faces
are ripped, I can reclaim their
objects. The peasants are free.
Playful body, played body.

Level up

Next village, next quest.

We give each other love as if our
bodies' limit was not sufficient.
As if to be enough no longer
seemed an option, because
many kisses are needed to feel
oneself live.

We come through bruised, with
a levelled fear of the end of the
world, ever more refined.

Level up

The day of the oath:
Robe sleeves rub wrists,
the men speak.
Nothing more was needed
to affirm, to officialise the
status and then sit.

Level up (cicada song)

I can finally touch the cicada.
Without wishing to reach it,
I vividly perceive the ESSENCE
village, high-perched in
a fortified nest.

I observe individuals planted
in specialized fertilizer pots.
They do not see that which

surrounds them. They are well
fed with carbon.

Every day they show with a fold
what is fashionable, every day
their stations are occupied.

They irritate details until they
hate their fellow, they become
self-absorbed and succeed.

They eat sandwiches paid for
by the company, silently or over
chit-chat.

In any case, in silence:
for growth and for worse.

Knowingly, they abandon
themselves passionately to
trendy conversations.

They make themselves bodies,
they exchange chlamydia.

From the bottom of my being
I see them simply no longer
notice the trees that surround
them.

From the very bottom of my
being I see them at the height
of their opinions, carefully
combed with the large brush
of drowned things.

They work for the fertilizer
which imprisons them.

Playful body, played body.

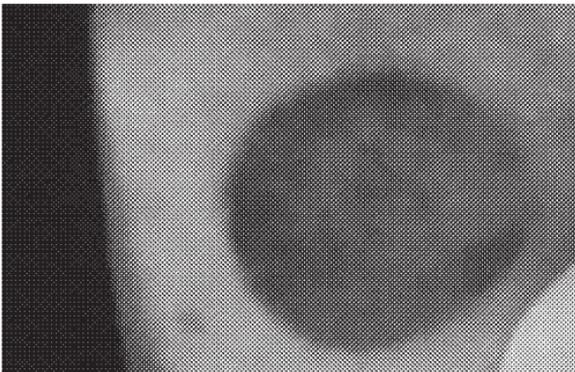
Image: Mégane Voghell,
Cigale, 2018.

*Translated from French by
Clara Lagacé*

Du tout bas de mon être je les vois simplement
ne plus remarquer les arbres qui les entourent.
Du très bas de mon être je les vois au sommet
de leurs opinions passées au peigne large des
choses noyées.
Ils travaillent à l'engrais qui les empoisonne.
Corps jouant, corps joué.

Boardmeeting
Sayde Price

I couldn't say sorry very well since this purchase closed on my seven hours in cycles of five. A same cut length logging the movements I do. The particular cut I'm making in pairs, scrapes at high speed a dust cake wetted by glue. And I'm inventing a new joint: called by most a spit joint. Licked each side and pushed them up against each other. I did that at every change in direction to at least keep myself in the board meeting and let it happen or not. The proud finger on heat's volume at a reddened, tacky stage asks greener symbols arounding "Softer please, again please" pinching just to the side. Each slab of wood I add prices muscle costs under the table. For which I receive shortened fibers, needled purple and black when a salt soak fails.



Sayde Price, Shoulder, 2018.

Boardmeeting

Sayde Price

Image: Sayde Price,
Shoulder, 2018.

J'aurais beaucoup de mal à m'excuser vu que cet achat compresse mes sept heures en cycles de cinq. Une coupe sur la même longueur réfléchit mes mouvements. La coupe que j'effectue en paires racle à haute vitesse un gâteau de poussière encore humide de colle. Et j'invente une nouvelle jointure : celle où l'on joint par crachat. Je lèche chaque côté et les presse l'un contre l'autre. Je m'empresse de le faire à chaque changement de direction pour m'assurer encore une place dans cette union et laisser-faire ou non. Le doigt fier sur l'intensité de la chaleur, au stade rouge et collant, appelle aux symboles plus verts « Doucement s'il-vous-plaît, encore s'il-vous-plaît » et pivote d'une coche sur le côté. Chaque latte de bois négocie avec mes muscles des prix de dessous de table. En échange de fibres usées, tricotées mauves et noires quand l'eau salée tarde.

*Traduit de l'anglais par
Delphine B. Locas*

Biographie des auteur·e·s

Alexandre Piral est né à Paris en 1991 et vit et travaille à Montréal. L'étude des sciences politiques et de l'histoire de l'art le mène à occuper différents emplois liés à la création et à l'action publique. Dans ses moments libres du travail salarié, il écrit et s'implique là où il peut.

Alina Lupu est scénographe le matin, artiste le jour et livreuse de repas à vélo en soirée, barista la nuit, assistante en cuisine dans ses rêves, auteure, performeuse et stagiaire. La variété d'emplois occasionnels qu'elle a cumulée jusqu'à présent pourrait s'étaler sur plusieurs pages, ne serait-ce que pour les décrire. Pour elle « un petit boulot n'est pas une abstraction ».

Anne-Marie Trépanier (née à Gatineau, Québec) est une artiste, éditrice et travailleuse culturelle basée à Tio'tia:ke/Montréal. En lien avec ses études en intermédialité et son expérience dans le domaine de la préservation et des archives numériques, elle consacre sa pratique à la représentation, à la traduction et à la conversion des formes de savoir.

Charles Duval naît en 1995 en région parisienne. Après avoir fait un lycée scientifique en Limousin, il étudie les arts visuels à Clermont-Ferrand et entre en 2018 en Master à la HEAD-Genève. Depuis ses 17 ans, il aime travailler tous les été avec les enfants en vacances.

François Girard-Meunier (CA/NL) s'intéresse à la performativité et aux politiques du travail dans un contexte post-fordiste occidental contemporain. Il oeuvre principalement dans le champ culturel

comme designer, développeur web, auteur et ainsi de suite. Il est basé à Amsterdam, où il dirige le Office for Workspace Studies et auto-publie.

Juliette Cazalic est née à Nancy (France) en 1991. Diplômée en pratique de l'art et outils critiques à l'École de Recherche Graphique (Erg) en 2017, elle vit et travaille à Bruxelles où elle pratique le dessin, l'installation et l'écriture.

Laure Bourgault est artiste et étudiante à la maîtrise en histoire de l'art. Ses recherches se penchent sur le pouvoir politique des images mentales et sur les dispositifs de construction de mémoire que sont les images et l'architecture. Elle aime investir des milieux de vie ou de travail (tour à bureaux, bibliothèque, parc national), aller à la rencontre de personnes exerçant d'autres métiers et emprunter des savoir-faire à d'autres disciplines (le golf, la course).

Marie-Michèle Beaudoin a passé son enfance dans le bois de la Rive-Sud de Québec et son adolescence sur la Rive-Nord banlieusarde. Toujours en quête d'un petit coin d'arbres et de fleuve, elle s'est établie depuis cinq ans dans l'urbain Montréal où elle poursuit ses études à la maîtrise en sciences des religions avec concentration en études féministes après plusieurs années de parcours académique dans les arts visuels.

Mégane Voghell, née en août 1991, vit et travaille à Montréal. Sa pratique fait appel au dessin, à l'écriture et à la vidéo.

Sayde Price (née à Salt Lake City, Utah) est artiste et auteure, avec une formation en performance vocale. Ses travaux en cours resserrent et engagent la relation entre espace intérieur et extérieur.

Authors biographies

Alexandre Piral was born in Paris in 1991 and now lives and works in Montreal. The study of political sciences and art history led him to occupy various positions related to creation and public action. In his time free of paid labour, he writes and gets involved where he can.

Alina Lupu is a stage designer in the morning, artist by day and a food delivery courier in the evening, barista at night, kitchen help in her dreams, writer, performer and intern. The variety of temp jobs collected on the way starts to demand a few pages just to be described. For her "a side-job is not an abstraction."

Anne-Marie Trépanier (b. in Gatineau, Quebec) is an artist, editor and cultural worker based in Tio'tia:ke/Montreal. In line with her intermedia studies and experience in digital preservation and archives, her practice focuses on the representation, translation and conversion of forms of knowledge.

Charles Duval was born in 1995 in the Great Paris region. After attending a scientific college in Limousin, he studied visual arts in Clermont-Ferrand and joined the Master program

at HEAD-Genève in 2018. Since the age of 17, he likes to work with kids on vacation every summer.

François Girard-Meunier (CA/NL) is interested in the performativity and politics of labour in a contemporary western post-fordist context. He works mainly in the cultural field as a designer, web developer, writer and so on. He is based in Amsterdam, where he runs the Office for Workspace Studies and self-publishes.

Juliette Cazalic was born in Nancy (France) in 1991. She graduated from the Artistic Practice & Critical Thinking program at the École de Recherche Graphique in Brussels, where she lives and works. Her practice focuses on drawing, installation and writing.

Laure Bourgault is an artist and MA student in Art History. Her research reflects upon the political agency of mental pictures and on the memory construction apparatus of images and architecture. She likes to invest living and work spaces (office towers, libraries, national parks), meet people working in other professional fields and borrow skills from other disciplines (golf, jogging).

Marie-Michèle Beaudoin

spent her childhood in the woods of the South Shore of Quebec City, and her teenage years on the suburban North Shore. Always in search of a small nook of river and trees, she settled in urban Montreal five years ago where she now pursues an MA in Religious Studies, majoring in Feminist Studies, after completing several years of academic courses in visual arts.

Mégane Voghell, born in August 1991, lives and works in Montreal. Her practice makes use of drawing, writing and video.

Sayde Price (b. Salt Lake City, Utah) is an artist and writer with a background in vocal performance. Her current work tenses and charges the relationship between interior and exterior space.

Colophon

Cigale, #1
Working body

Editors: Anne-Marie Trépanier,
Laure Bourgault

Contributions: Alina Lupu,
Alexandre Piral, Anne-Marie
Trépanier, Charles Duval,
Elzbieta Szota, François Girard-
Meunier, Juliette Cazalic, Laure
Bourgault, Marie-Michèle
Beaudoin, Mégane Voghell,
Sayde Price

Proofreading: Alexandre Piral,
Anne-Marie Trépanier, Asher
Faerstein, Clara Lagacé,
François Lemieux, Laure
Bourgault, Léa Lanthier-
Lapierre, Marie-Michèle
Beaudoin, Pier-Antoine
Lacombe, Robin Simpson,
Sasha Olthof, Stefana
Breitweiser

Translation: Alexandra
Provencher, Asher Faerstein,
Charles Beaudoin, Clara
Lagacé, Delphine B. Locas,
Gabrielle Pfalzgraf, Pier-Antoine
Lacombe, Robin Simpson and
Stefana Breitweiser

Graphic Design:
François Girard-Meunier
Cover illustration:
Fallon Does

Papers: Domtar Lynx 120M,
Hammermill Colors Gray
120M, Rolland Enviro 120M
& 160M (cover)

Printing: Katasoho, Montréal

Print run: 120 copies

Supported by: Emploi-Québec,
Association des cycles
supérieurs en histoire de l'art de
l'UQAM (ACSHA), Services à la
vie étudiante de l'UQAM (SVE).

Legal deposit – Bibliothèque
et archives nationales du
Québec, 2019
ISSN 2562-492X (Print)
ISSN 2562-4938 (Online)

© Cigale, 2019
Texts © *The authors*, 2019
Images © *The artists, unless
otherwise stated*, 2019

cigale-cigale.ca
info@cigale-cigale.ca

Published by Cigale
in Montreal (Quebec)

Colophon

Cigale, N°1

Le corps au travail

Direction éditoriale : Anne-Marie Trépanier, Laure Bourgault

Contributions : Alina Lupu, Alexandre Piral,
Anne-Marie Trépanier, Charles Duval, Elzbieta Szota,
François Girard-Meunier, Juliette Cazalic, Laure Bourgault,
Marie-Michèle Beaudoin, Mégane Voghell, Sayde Price

Révision : Alexandre Piral, Anne-Marie Trépanier, Asher
Faerstein, Clara Lagacé, François Lemieux, Laure Bourgault,
Léa Lanthier-Lapierre, Marie-Michèle Beaudoin, Pier-Antoine
Lacombe, Robin Simpson, Sasha Olthof, Stefana Breitweiser

Traduction : Alexandra Provencher, Asher Faerstein, Charles
Beaudoin, Clara Lagacé, Delphine B. Locas, Gabrielle Pfalzgraf,
Pier-Antoine Lacombe, Robin Simpson et Stefana Breitweiser

Design graphique : François Girard-Meunier

Illustration de couverture : Fallon Does

Papiers : Hammermill Colors Gray 120M, Domtar Lynx 120M,
Rolland Enviro 120M & 160M (couverture)

Impression : Katasoho, Montréal

Tirage : 120 exemplaires

Supporté par : Emploi-Québec, Association des cycles
supérieurs en histoire de l'art de l'UQAM (ACSHA),
Services à la vie étudiante de l'UQAM (SVE).

Dépot légal – Bibliothèque et archives

nationales du Québec, 2019

ISSN 2562-492X (Imprimé)

ISSN 2562-4938 (En ligne)

© Cigale, 2019, Textes © *Les auteur·e·s*, 2019,

Images © *Les artistes, sauf mention contraire*, 2019

cigale-cigale.ca

info@cigale-cigale.ca

Publié par Cigale à Montréal (Québec)



